rdt @ etelaat.ir

# Revue de Téhéran

MENSUEL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 3 BAHMAN 1384 Ie ANNEE
PRIX 500 TOMANS
JAN.-FEV. 2006

ENTRETIEN AVEC REZA SEYED HOSSEINI

EXPOSITION
L'ART MODERNE IRANIEN

MANI ET
LE MANICHEISME

CECI N'EST PAS LA LUNE



Hamid AJAMI

NOTE DE L'EDITEUR

IRAN - POLITIQUE

IRAN - ECONOMIE

IRAN - SPORT

IRAN - CULTURE

CULTURE - ARTS

CULTURE - REPORTAGE

CULTURE - LITTERATURE

CULTURE - IDEES

CULTURE - ENTRETIEN

PATRIMOINE - ITINERAIRE

PATRIMOINE - TRADITION

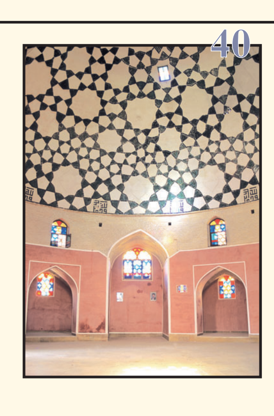
PATRIMOINE - SAGESSE

LECTURE - RECIT

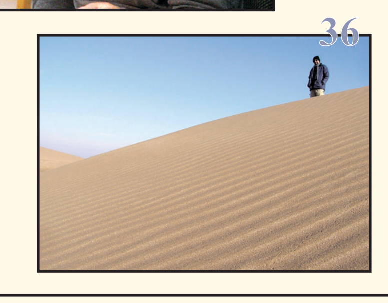
LECTURE - POESIE

# Revue de Téhéran

Premier mensuel iranien en langue française
N°3 bahman 1384 - février 2006
Première année
Prix 500 Tomans







# Sommaire




**Revue de Téhéran**

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

**Directeur & Rédacteur en chef**
Mohammad-Javad MOHAMMADI

**Rédaction**
Esfandiar Esfandi,
Rouhollah Hosseini,
Massoud Ghardashpour,
Béatrice Trehard,
Maryam Devolder

**Graphisme & Mise en page**
Naz Maryam Malek

**Equipe technique**
Monireh Borhani,
Mehdi Saïdi



Adresse: Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir



Imprimé par Iran-Tchap


Couverture : *le Lac de Sel*, par Siamak ESFANDI

## NOTE DU MOIS

Comme prévu, l'Iran a repris enfin ses activités de recherches en matière de combustible nucléaire après deux années de suspension, ce qui a suscité les plus vives réactions dans le camp occidental. Cependant au plus fort du tollé médiatique alimenté par les médias étrangers, le silence est curieusement gardé sur un point pourtant primordial: "en quoi l'Iran a-t-il transgressé ses obligations internationales?"

Le gouvernement iranien avait accepté, en novembre 2003, en signe de confiance à l'intention de la troïka européenne (France, Grande-Bretagne et Allemagne), de geler provisoirement ses activités liées à l'enrichissement de l'uranium. Le dernier délai de suspension admis par la troïka remonte à l'été 2005. Or ce délai est dépassé depuis fort longtemps. D'autre part, ces activités n'ont pas été prohibées par le traité de non-prolifération ni par l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA). En effet, ni l'arrêt du processus de conversion sur le site d'Ispahan, ni la suspension des recherches en matière de nucléaire ne reposaient dès le départ sur une quelconque base légal. L'adhésion de l'Iran, signe de bonne foi, ne fut que volontaire.

Mais l'Europe a de toute évidence abusé de cette bonne volonté iranienne en faisant reculer le pays pas à pas jusqu'au gel complet et permanent de son cycle énergétique. Cela malgré les règlements explicites du traité de non-prolifération (TNP) qui reconnaît à tous les états membres le droit à la technologie nucléaire pacifique, et malgré le fait qu'aucune déviation de nature militaire n'ait été jusqu'alors constatée. Ce constat est clairement rapporté dans toutes les inspections menées par l'AIEA depuis 2003. Pourtant, dans le but de rassurer la communauté internationale sur ses visées pacifiques, l'Iran est même allé jusqu'à proposer aux européens un partenariat dans son industrie nucléaire.

Mais les Occidentaux ont montré, une fois de plus dans leur histoire politique, qu'ils n'acceptent pas la logique d'un dialogue mené sur un même pied d'égalité. Maintenant l'Iran est à bout de patience et revendique son droit à développer un programme nucléaire civil en vue d'obtenir définitivement son indépendance énergétique. Il est donc grand temps de leur montrer qu'ils sont dans l'erreur et qu'ils devraient changer de ton.

En effet l'Occident ne peut que hausser le ton sans pour autant avoir les moyens d'aller au-delà. Aujourd'hui, sur l'échiquier régional, notre pays est en position de force. Sa capacité de frappe, la plus considérable dans le Moyen-Orient, exclue toute ambition belliciste, surtout de la part des pays qui, pris au piège dans le bourbier d'Irak et d'Afghanistan, cherchent désespérément une issue. Pour ce qui est de l'embargo économique, sa mise en place paraît également improbable car elle risque d'aggraver la crise énergétique qui déjà plane au-dessus de l'Europe. De fait, il n'y a absolument pas lieu pour notre pays de prêter attention aux condamnations sans fondement en cédant sur son programme nucléaire civil.

Mohammad-Javad MOHAMMADI

# Les négociations

Après avoir déclaré la reprise de ses recherches sur le combustible nucléaire, l'Iran a ôté officiellement mardi 10 janvier, sous la supervision de l'Agence internationale de l'énergie atomique, l'AIEA, les scellés sur son site d'enrichissement d'uranium de Natanz. "D'un commun accord avec les inspecteurs de l'Agence internationale de l'énergie atomique nous avons repris officiellement aujourd'hui nos recherches nucléaires", a annoncé Mohammad Saidi, directeur adjoint de l'Organisation iranienne de l'énergie atomique. Il a cependant déclaré que la production de combustible nucléaire était toujours suspendue. "Il y a une différence entre la recherche et la production du combustible nucléaire. Celle-ci reste en suspens", a assuré Saidi. "En attendant, l'Iran imposera un moratoire sur la production de combustible nucléaire", a-t-il ajouté. Mohammad Saidi a aussi exprimé l'espoir de voir l'Iran "s'entendre concrètement avec les Européens au sujet du combustible nucléaire, en vue d'écarter tous doutes possibles."

Les cinquante scellés brisés par les techniciens iraniens, étaient notamment posés sur des centrifugeuses P1 et des cylindres contenant du gaz UF6 à Natanz, ainsi que sur les sites de Pars Tarsh et de Farayand Technique. Suite aux négociations qui ont eu lieu avec la troïka européenne, l'Iran avait suspendu provisoirement et de son plein gré, toutes ses opérations d'enrichissement, mais également ses recherches, il y a plus de deux ans. Mais l'Europe qui n'a pas tenu ses engagements dans les limites fixées concernant, en particulier, la normalisation du dossier nucléaire iranien, a causé la rupture des négociations, ce qui a conduit l'Iran à réengager, en août dernier, son processus de conversion d'uranium. Depuis, l'escalade verbale entre l'Iran et les pays occidentaux n'a pas cessé; elle a même atteint des sommets au cours du mois dernier, dès l'annonce de la reprise

## sur le nucléaire dans l'impasse

des activités de recherche nucléaire par notre pays. Téhéran a en effet notifié le 3 janvier de sa décision de reprendre dans une semaine ses activités scientifiques en soulignant que "toutes les recherches dans le domaine du nucléaire seront menées dans le respect du Traité de non-prolifération des armes nucléaires et sous le contrôle de l'AIEA".

La réaction de la Maison Blanche, qui a estimé que Téhéran s'est ainsi livré à une "grave escalade", résume la vague de protestations, tant en Europe qu'aux Etats-Unis. La secrétaire d'Etat américaine, Condoleezza Rice, a jugé que la saisine du Conseil de sécurité dans cette affaire n'était désormais qu'une question de temps et que Washington pensait bénéficier de suffisamment de soutiens au Conseil, pour que des sanctions soient décidées. La secrétaire d'Etat a prétendu qu'il existait une "majorité claire" au sein de la communauté internationale pour transmettre le dossier iranien au Conseil de sécurité. Mais de toute évidence, cette majorité n'est pas acquise. Même si les Européens décident de s'aligner sur les positions américaines au Conseil de sécurité, rien ne semble empêcher la Chine et la Russie d'opposer leurs droits de veto à toute résolution hostile à l'égard de la République islamique. Leurs intérêts économiques ne sont pas moins engagés que ceux des Européens dont les échanges avec l'Iran s'élèvent pourtant à 20 milliards d'euros.

Quant à l'AIEA, son directeur Mohamed El-Baradei, exprimant sa "profonde inquiétude", a pourtant confirmé que l'Iran comptait procéder à l'enrichissement d'uranium par centrifugeuses à des fins de recherche et "à petite échelle". "Nous attendons toujours davantage d'éclaircissements, et nous n'avons rien de plus à signaler", a par ailleurs ajouté un porte-parole de l'Agence.

Du coté iranien, les autorités continuent à affirmer unanimement qu'elles ne céderont pas sur le programme nucléaire, malgré les risques de sanctions et les condamnations de certains pays. Le président iranien, Mahmoud Ahmadinejad, a déclaré que son pays ne se laisserait pas intimider par les pressions internationales et qu'il était déterminé à aller de l'avant. "Notre peuple ne se laissera pas intimider par votre agitation et continuera fermement sur la voie du progrès et du développement", a lancé aux Occidentaux le président Mahmoud Ahmadinejad. "Ils ont des arsenaux d'armes nucléaires" et "n'ont pas le droit d'empêcher les autres nations d'obtenir une énergie nucléaire pacifique", a-t-il ajouté. "Nous ne pouvons pas baser notre intérêt national sur leurs politiques", a-t-il conclu au cours de la même intervention.

"C'est une question délicate. Nous ne pouvons pas renoncer à notre droit. Aucun iranien n'est prêt à y renoncer", a par ailleurs déclaré l'Ayatollah Hachemi Rafsandjani lors de la prière collective marquant la fête musulmane de Ghorbane. "Avec sagesse, nous défendrons nos droits, et s'ils interfèrent dans nos affaires, ils le regretteront car l'Iran sortira de toute façon vainqueur de toute crise", a affirmé M. Rafsandjani chef du Conseil de discernement, plus haute instance d'arbitrage politique du pays. "Depuis la reprise mardi de nos activités, des agressions verbales injustes de la part des milieux politiques et militaires occidentaux ont été proférées contre l'Iran", a dénoncé M. Rafsandjani, affirmant que les Occidentaux projetaient en réalité de "maintenir l'Iran dans un état de sous-développement". Il a de nouveau insisté sur le fait que le programme nucléaire iranien était pacifique et que l'Iran "ne cherchait pas à acquérir l'arme atomique". Le ministre des Affaires étrangères, Manouchehr Mottaki, a de son coté affirmé la nécessité de différencier recherche et production de combustible nucléaire. Il a appelé les Européens, lors d'une rencontre avec le président russe Vladimir Poutine au Kazakhstan, à admettre ce fait, et à négocier sur ce dossier avec l'Iran, à l'exemple de la Russie, de la Chine et des pays non alignés.

Par ailleurs, les cinq membres permanents du Conseil de sécurité et l'Allemagne, se sont réunis lundi 16 janvier à Londres, pour tenter de dégager un consensus autour du contenu d'une éventuelle résolution onusienne. Mais la réunion n'a pas conduit à un tel consensus en raison de l'opposition de la Chine et de la Russie. "Les sanctions ne sont en aucun cas le meilleur, ni le seul moyen de résoudre le problème" a avancé le ministre russe des Affaires étrangères, Sergueï Lavrov. La Chine, quant à elle, prône la patience et invite l'Iran et l'AIEA à reprendre les négociations. Une position acceptée par Téhéran qui menace parallèlement de cesser sa coopération avec l'AIEA en cas de saisine du Conseil de sécurité. L'Iran a effectivement invité les Européens à "reprendre les négociations". La République islamique a adressé une lettre à l'Allemagne, à la France et à la Grande-Bretagne, qui forment la troïka européenne, pour leur faire part de sa volonté de "dissiper par la discussion et la négociation les ambiguïtés actuelles au sujet de son programme nucléaire pacifique".

# L'Iran à la dix-neuvième place des pays producteurs d'électricité

Le directeur de l'entreprise des réseaux d'électricité en Iran a annoncé que la république islamique occupait la dix-neuvième place mondiale dans la liste des pays producteurs d'électricité.

Mohamad Ali Vahdati, a estimé satisfaisante la production d'électricité pour notre pays considéré comme pays en voie de développement. Les centrales électriques qui peuvent produire jusqu'à 38200 mégawatts, ont produit cet été, plus de 34600 mégawatts. Il a ajouté que la République islamique d'Iran se trouvait en bonne place parmi les pays de la région pour ce qui est du commerce de l'électricité avec la plupart des pays voisins. Vahdati a aussi ajouté que le pays dans ce domaine était indépendant tant au niveau de la production qu'au niveau du transfert et des réseaux, que la république islamique d'Iran était un des rares pays à se trouver dans cette situation, et enfin, que les turbines à gaz fabriquées en Iran, pouvaient être exportées à l'étranger.

La production d'électricité en 81, 82, et 83 était respectivement de 136, 150 et 164 milliards de kilowatts/heure avec une augmentation moyenne de 10% chaque année.

L'Iran est en passe de devenir la plus grande voie de transit de l'électricité de la région. Ali Reza Khojasteh, chef du commerce de l'électricité en Iran a déclaré qu'avec le développement continu de la production électrique dans le pays ce secteur est en continuel expansion. L'augmentation des besoins en énergie électrique, de 9% soit trois fois plus que les normes internationales, correspond à l'augmentation de la production brute nationale. Khojasteh a évalué la valeur des installations de l'industrie électrique à plus de 30 milliards de dollars et a ajouté que la croissance de la production devait se maintenir pendant près de 10 ans, à ce niveau, pour répondre à la hausse de la demande.

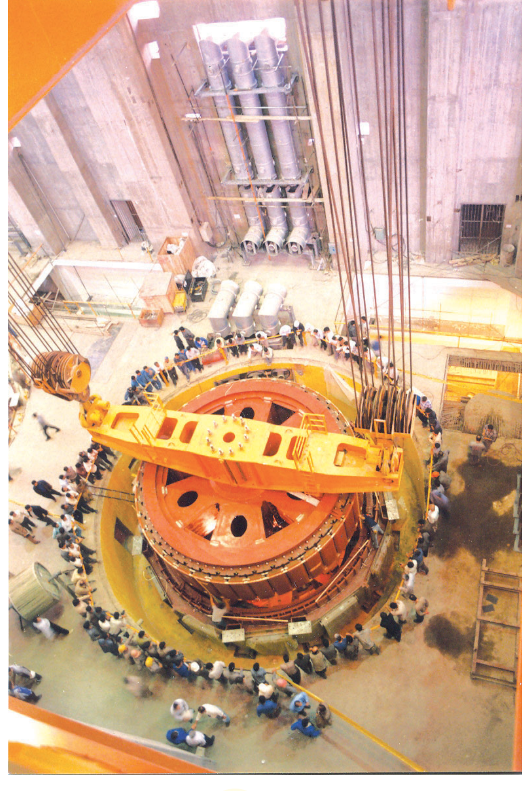
Khojasteh a aussi évalué la capacité de production des installations actuelles à 40000 mégawatts et a insisté sur la nécessité d'une hausse de production annuelle de 4000 mégawatts dont 6 à 8000 mégawatts devaient être ajoutés au réseau de transit.

Khojasteh a ajouté qu'avec l'augmentation de la consommation et la présence de ressources énergétiques à bon marché dans le pays, “nous assistons à une croissance journalière de l'industrie de l'énergie dans la région et de la production de ciment et de produits métallurgiques à l'intérieur du pays.”

Les transformations des structures industrielles de l'électricité à travers le monde, fondées sur la séparation et la transparence des centres de production, de distribution et de transfert, ont crée des conditions propices au développement de la concurrence, à la hausse des rendements et aux investissements du secteur privé.

Le marché de l'électricité en Iran, a pris ce chemin depuis 82, et le directeur du commerce de l'électricité envisage la séparation, pour plus de transparence, des trois secteurs de la production, du transit et de la distribution, dans le cadre d'une révision des structures économiques. Il a ajouté que chacun des trois secteurs bénéficiera d'un statut économique spécial dans le cadre de véritables relations économiques. Dans ce contexte concurrentiel, le secteur de la production, les grands commerçants, les compagnies d'électricité régionales qui sont les principaux acheteurs d'électricité pour les abonnés et les réseaux de transfert, constitueront des espaces potentiels de transit pour cette marchandise.

L'exploitation économique reste le second objectif, et ne se réalisera qu'à la faveur d'une saine concurrence. Les producteurs, à partir de l'estimation des coûts de production, de leur diminution éventuelle et grâce à une main d'œuvre et des capitaux importants, devraient arriver à augmenter leurs revenus. Au sujet des coûts de production, le directeur a ajouté qu'ils concernent également la transformation du combustible en énergie électrique dans la centrale, et l'utilisation optimale pour la centrale des potentialités de l'installation. Une plus grande aptitude entraînera pour la centrale, de plus grands revenus. Faciliter les investissements du secteur privé, est le troisième objectif. Ces investissements sont d'une telle ampleur qu'ils ne peuvent être pris en charge uniquement par le gouvernement, il est donc nécessaire que le privé s'investisse dans ce secteur.



# L'agriculture de l'Iran peut satisfaire aux critères de l'OMC sans difficultés majeures



Le deuxième symposium de l'Institut de recherches en planification et économie agricole, s'est tenu à Téhéran sur le thème de " secteurs agricoles et OMC. " L'objectif était de faire connaître l'Organisation Mondiale du Commerce et de développer un débat sur les préoccupations communes aux producteurs, experts et dirigeants d'état. Les participants étaient issus de différentes organisations gouvernementales et non-gouvernementales. Ont également participé au symposium des représentants des " djahâds agricoles " venus de tous les cantons.

Le professeur Chu Kiang Bay, de l'université du commerce et de l'économie internationale de Pékin, chef du centre de recherches OMC et vice-président des recherches sur les taxes à l'université de Pékin, a animé pendant deux jours un atelier éducatif. Il a développé plusieurs thèmes sur différents sujets comme la croissance et l'évolution du commerce agricole, la mondialisation de l'agriculture entre 1980 et 1995, la mondialisation de l'agriculture actuelle et le problème du libre commerce.

Hassan Kâzemi, directeur de l'Institut de recherches en planification et en économie agricole, a salué la présence de M. Chu Kiang Bay. " Grâce à vous, nous pouvons bénéficier de l'expérience de la Chine, un pays singulier dans le processus d'adhésion à l'OMC. " M. Kâzemi, en compagnie de M. Omid Guilanpour, membre du groupe scientifique de l'Institut, ont répondu aux questions des journalistes.

**L'Iran a perdu son avantage relatif dans beaucoup de produits. Cela ne posera-t-il pas problème dans le processus d'adhésion ?**

M. Kâzemi - " Nous bénéficions d'un avantage définitif en ce qui concerne certains produits. Ceux provenant de nos régions à climat chaud et de nos régions à climat froid, connaissent un avantage relatif. En revanche, pour certains autres produits, nous ne bénéficions d'aucun privilège. En somme, nous pourrons adhérer au processus sans difficultés majeures, et sans protection de la part de l'état. Au contraire des pays développés, nos prix de revient ne sont pas protégés par des subventions. Mais, ceci ne devrait pas nous empêcher de rechercher de nouveaux moyens pour baisser nos prix.

M. Guilanpour - " N'oubliez pas que cet avantage relatif peut varier d'une période à l'autre. Notre pays bénéficie d'une grande diversité climatique, aussi ne devrions-nous pas concentrer nos efforts sur quelques produits exclusivement. Nous pouvons profiter de l'expérience des autres pays pour progresser dans d'autres domaines de production où nous ne sommes pas compétitifs.

**Quel genre de points le secteur agricole devrait-il concéder dans le processus d'adhésion ?**

M. Guilanpour - Durant ce processus, chaque pays devra d'un côté concéder des avantages et de l'autre en acquérir. Dans le cas de l'adhésion de l'Iran, les règlements de l'OMC ne désarment pas notre système, car nous disposons de moyens de négociations ou de marchandages pour nous protéger. En revanche, nos producteurs et les agriculteurs devront impérativement améliorer leurs conditions de production afin d'augmenter leur rendement, tout en respectant les normes d'hygiène et les standards mondiaux.

# Première présence de l'Iran à l'OMC




A Hongkong, pendant cinq jours, 149 pays ont débattu des nouvelles modalités de l'Organisation Mondiale du Commerce. Une fois de plus, l'agriculture fut au centre de tous les débats. Un accord a finalement pu être signé ; il stipule que les subventions à l'exportation du secteur agricole seront coupées d'ici 2013. Les pourparlers concernant d'autres sujets sont en revanche restés au point mort. Selon l'agence Fars, l'accord obtenu facilitera la signature, dans le courant de l'année 2006, d'un traité de libre commerce.

Les pays membres de l'Organisation demandaient également une baisse des subventions à l'exportation du coton, ce qui n'a pas manqué d'inquiéter sérieusement la délégation américaine. Les pays en voie de développement étaient dans l'ensemble satisfaits, tandis que les pays industrialisés faisaient plutôt grise mine.

Quel bilan peut-on tirer de la première présence de l'Iran, en tant qu'observateur, dans la sixième assemblée des ministres de l'OMC à Hongkong ? Dans une interview avec l'IRNA, le ministre du commerce, M. Massoud Mirkâzemi, déclare : "Le but de notre présence, dans cette assemblée, était de nous familiariser avec la littérature des négociations commerciales de l'Organisation et de mieux comprendre les problèmes des pays moins développés, en voie de développement et développés."

D'autre part, ce voyage a permis, selon M. Mirkâzemi, de mieux assimiler les règles en vigueur dans l'OMC, de prendre la mesure des différends qui persistent entre les protagonistes et les concessions faites par chacun. Il aura eu également des effets positifs en permettant la constitution d'un groupe de travail en vue de la préparation de l'entrée de l'Iran à l'OMC.

En marge de l'assemblée des ministres, la délégation iranienne a pu négocier avec différentes associations et les ministres de neuf pays participants. M. Mirkâzemi ne cache pas ses inquiétudes au sujet de l'OMC, mais, dit-il " L'expérience de pays tel que l'Arabie Saoudite, qui vient d'être acceptée en tant que membre officiel de l'Organisation, pourrait apaiser nos craintes. "

Pour le ministre du commerce iranien, des modifications dans les secteurs de la production et du service sont indispensables et notre pays devra s'adapter aux différents protocoles financiers, bancaires et douaniers. Pour ce faire, ajoute M. Kâzemi : " Nous aurons besoin d'une équipe forte et d'un plan national pour adhérer à l'Organisation Mondiale du Commerce. Il faudra clarifier les tâches des ministères et des organisations selon un agenda précis et appliquer les réformes en conséquence. "

Interrogé sur les résultats de la sixième assemblée des ministres de l'OMC, en particulier dans le domaine des subventions à l'exportation des produits agricoles, M. Mirkâzemi a répondu : " L'échec des deux précédentes assemblées au Mexique et à Doha avait rendu notre délégation pessimiste quant à la possibilité d'atteindre les objectifs fixés par l'OMC. Il est vrai que plus on va dans le détail des négociations et de leurs applications, plus on touche aux intérêts économiques nationaux, et cela rend difficile la conclusion des accords. Le domaine agricole est encore plus sensible particulièrement pour les pays industrialisés qui sont les plus grands exportateurs. "

# La grippe aviaire à nos portes

L'Iran a décidé d'abattre les volailles dans la région bordant la frontière avec la Turquie afin d'éviter une propagation de la grippe aviaire sur son territoire.

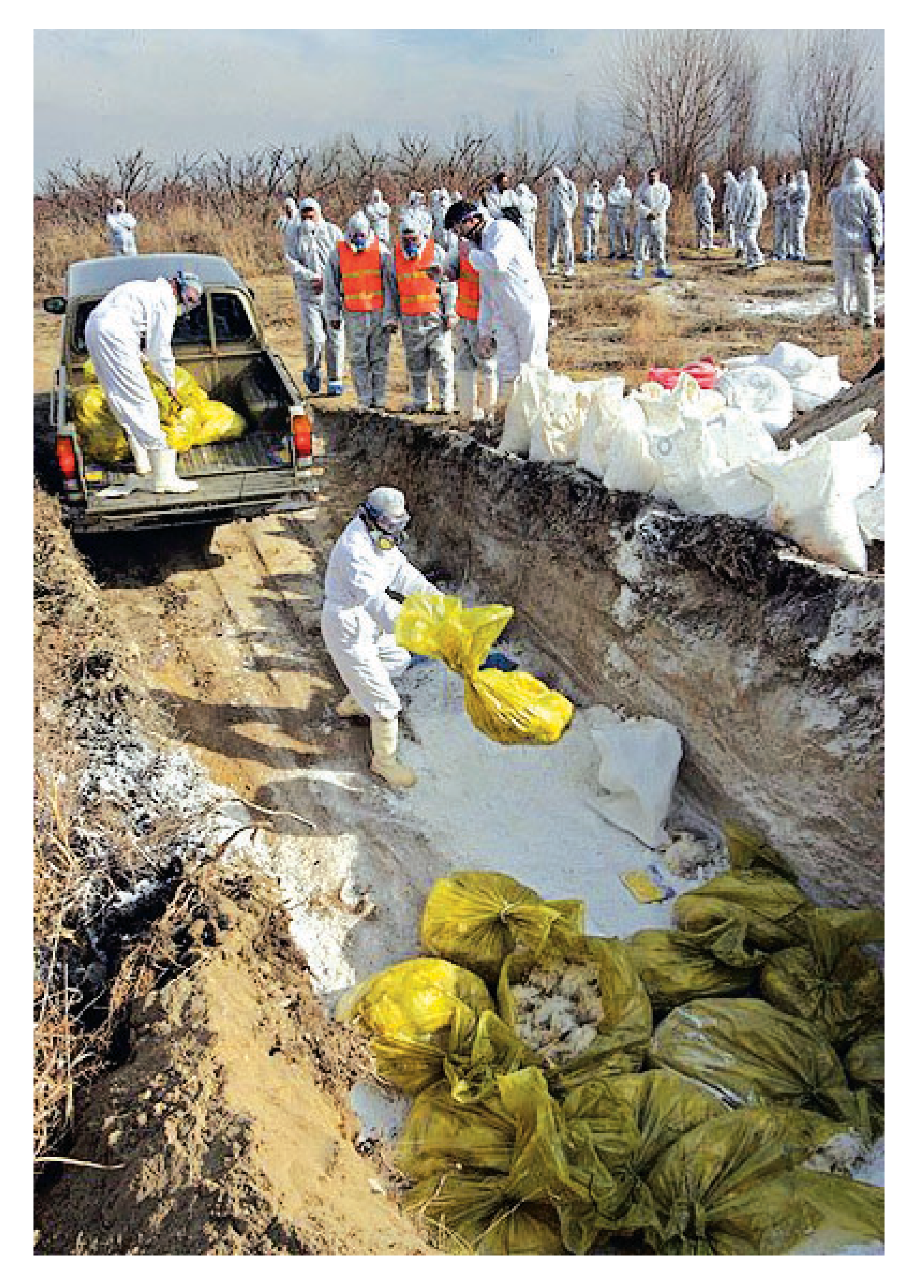
"Les autorités ont abattu quelque 1.000 oiseaux et interdit le commerce des volatiles à titre préventif dans la province d'Azerbaidjan en raison de l'épidémie de grippe aviaire en Turquie", a annoncé Bagheri Lankarani le ministre iranien de la Santé, soulignant que la souche mortelle H5N1 n'avait pas été détectée en Iran.

M. Dahim, un responsable du ministère de la Santé, a estimé que quelque 50.000 volailles seraient abattues dans les prochains jours. Il a précisé que l'opération avait débuté mercredi dans une bande de 15 kilomètres de profondeur le long de la frontière turque.

A ce jour, le virus a causé en Turquie la mort de trois enfants d'une même famille et 15 autres personnes ont été contaminées. "Lorsqu'un enfant est infecté, cela donne au virus davantage de chances de s'adapter à l'homme et, partant, cela pourrait créer les conditions d'émergence d'un nouveau virus", a averti Guénaël Rodier, chef de la mission en Turquie de l'Organisation mondiale de la Santé (OMS).

L'Iran partage, avec cette province du nord-ouest, une frontière de 486 km avec la Turquie, et notamment avec la région turque de Dogubeyazit, où ont été enregistrés les premiers cas mortels chez l'humain de la grippe aviaire.

Le gouvernement iranien a fermé les frontières du pays avec la Turquie et a interdit les importations de Turquie d'oiseaux vivants et de produits liés à la volaille. Il a aussi invité ses ressortissants à éviter tout déplacement inutile dans les régions turques infectées.





## Découverte du second plus grand mur du monde dans la région de Gorgân

Un groupe de chercheurs iraniens et anglais a commencé ses recherches sur le deuxième plus grand mur du monde, dans la région du Golestân. Ce mur appelé "le rempart de Gorgân", est connu aussi sous le nom de mur d'Anûchirvân et d'Alexandre. Avec une longueur de 200 kilomètres, il est le mur le plus haut du monde après la muraille de Chine. On devine eu égard à des indices indiquant la présence de tours et de fossés le long du mur, que celui-ci devait servir de rempart défensif.

## Les plus belles miniatures du Khamseh de Nezâmi à la bibliothèque de Londres



Ces miniatures qui datent du X$^{ème}$ siècle de l'hégire ont été offertes en 1973 à la bibliothèque de Londres. La bibliothèque anglaise, qui détient l'une des plus grandes collections de manuscrits au monde dans sa partie asiatique, présente les œuvres les plus célèbres de Nezâmi. Ces œuvres, bien que n'étant pas les seules de l'auteur, sont malgré tout les plus célèbres. En 1595, elles furent commandées à Abd-ol-Rahîm, par le roi Akbar, empereur de l'Inde, à l'époque où Akbar chah avait transféré sa cour, son gouvernement, ses artistes et ses maîtres-artisans à Lâhûr.

La bibliothèque anglaise a déclaré que ces œuvres historiques, étaient sans conteste les plus belles œuvres de calligraphie iranienne. Abd-ol-Rahîm est un calligraphe dont les ancêtres sur trois générations, furent réputés pour leur pratique de cet art.

Dans une des illustrations des dernières pages du livre, l'artiste est représenté au milieu de ses pinceaux et de ses plumes.

Selon la bibliothèque, cette œuvre est le fruit d'un travail de deux années (dans les ateliers de la cour de l'empereur mongol de l'Inde) effectué par Abd-ol-Rahîm et vingt artistes spécialistes de l'illustration.

Dans cette œuvre, chaque partie ou chaque personnage est réalisé par un artiste différent et d'après les responsables de la bibliothèque anglaise, un des points intéressants concernant cette œuvre est, compte non tenu de sa littérature, de sa calligraphie et de ses miniatures typiquement iraniennes, l'existence de la signature de chacun de ces artistes, calligraphes ou dessinateurs. Cette œuvre manuscrite et littéraire est une fenêtre sur l'Histoire de l'art en Orient.

En plus de la calligraphie, ces travaux d'illustration étaient également effectués sous les ordres d'un maître iranien du nom de Khâjeh Abd-ol-Samad. D'autres noms comme Manûher ou Madhû, cités dans le livre, semblent être des noms hindous (fait intéressant qui appuie l'idée d'une coexistence culturelle à la cour d'Akbar Chah).

Ce manuscrit fut offert par C. W. Dyson Perrins, au musée d'Angleterre, en 1958, puis fut transféré en 1973 à la bibliothèque nationale d'Angleterre. Dyson Perrins s'était procuré ce manuscrit de Khamseh, en 1909, alors qu'il lui manquait déjà cinq pages riches en miniatures. Ces cinq pages ont été retrouvées par la suite et exposées au musée de Baltimore. Aucun renseignement n'est donné sur la manière dont Perrins a pu se procurer ces manuscrits. Il avait une bibliothèque très riche à sa disposition et était un célèbre collectionneur anglais de porcelaines de Chine, de livres, de gravures sur bois et de manuscrits de grande valeur. Ce collectionneur a fait don de ses œuvres au musée Victoria et à d'autres centres culturels du pays. Dans plusieurs ventes aux enchères après la deuxième guerre mondiale, il vendit ses manuscrits pour renflouer sa maison d'édition et maintenir en Angleterre, les quelques compagnies qui furent à l'origine de la révolution industrielle.

## Les dessins animés iraniens en France

Pour la troisième fois, un ensemble de dessins animés iraniens sera projeté sur les écrans du public français.

L'année dernière quatre dessins animés ont été présentés sous forme d'un film "Les histoires iraniennes", dans cinquante cinémas français. La presse a réservé un très bon accueil à ces films, particulièrement l'Humanité et Libération qui leur ont octroyé chacun quatre étoiles.

Cette innovation du centre culturel de l'enfance et de la jeunesse, en collaboration avec une compagnie française de cinéma, a permis la diffusion de quatre films, "Le plus long voyage du monde" de Mohamad Moghadam, "La pomme" de Râmin Cheidâ'i, "Le retour" de Vadjieh Moghadam et "Le paysan et la vache" de Fatemeh Gûdarzi.

Le centre culturel de l'enfance et de la jeunesse avait auparavant présenté trois autres dessins animés "Changûl et Mangûl" de Farghondeh Torâbi et Morteza Ahmadi, "Le poisson aux couleurs de l'arc-en-ciel" de Farghondeh Torâbi et "Lili Hozak" de Vadjieh Moghadam, sous le titre des "Récits de la poule" qui ont connu un grand succès.

Cet ensemble a été acheté par le ministère français de l'éducation et de la culture pour les introduire dans les livres de classe et les livres d'histoire du cinéma. Avec deux autres films, "Le voyageur" et "Où est la maison de l'ami" d'Abbas Kiarâstami, ils forment pour les élèves français, un aperçu du cinéma iranien.

## Peintures et Calligraphies en l'honneur de Mawlânâ

A l'occasion du jour anniversaire de Mawlânâ grand poète iranien, une exposition de calligraphies, de peintures, d'écrits inspirés de ses poésies, a eu lieu à Paris. Elle a ouvert ses portes le 30 septembre (7 mehr), journée souvenir de Mawlânâ Djalal-din Mohammad Balkhi, qui correspond au cinquième jour de la semaine des cultures étrangères dans le calendrier du Conseil Culturel Iranien. Au cours de cette manifestation, des dessins de Frederika Mata, peintre français et des calligraphies de Tohidi Tabari, calligraphe iranien, y ont été exposés. Cette exhibition d'œuvres d'art s'est prolongée jusqu'au 20 octobre (28 mehr).

Frederika Mata, né en France en 1955 et grand admirateur de Mawlânâ, s'est beaucoup inspiré dans son œuvre des poésies et de la pensée du poète.

## Nouvelle rencontre avec "Le petit prince"

Le héros de Saint-Exupéry est plus vivant que jamais, Sima Vazirnia l'a rencontré*.

*Ca s'est passé aussi simplement que ça. Tout ce dont je me rappelle, c'est que je me trouvais quelque part au milieu du désert, un lieu à la fois familier et étranger. Comme si, dans un de mes rêves insolites d'enfant, j'avais déjà vu cet endroit; plus réel qu'un rêve et plus illusoire que la réalité. La terre s'étalait à perte de vue ; des dunes rouges, brunes et grises, ici et là quelques buissons d'épineux. Sous les rayons de la lune, des cristaux de sel scintillaient comme si la terre avait été arrosée par une pluie d'étoiles…*

C'est ainsi que Sima Vazirnia nous introduit dans son récit intitulé " Nouvelle rencontre avec le petit prince." Ecrit en persan il y a six ans et publié aux éditions "Chôrâ", il vient d'être traduit en français. " Le récit évoque les mêmes valeurs universelles que celles rapportées dans le texte de Saint-Exupéry, et nous espérons trouver un éditeur pour le présenter aux lecteurs francophones ", a déclaré à ce sujet M. Foroughi, directeur des éditions "Chôrâ."

* Voir également notre rubrique "récit".

Inauguration à Bam d'un grand stade de football en présence de M. Aliabadi, président de l'organisation de l'éducation physique de la république islamique d'Iran, du président de la fédération de football et de certains champions et athlètes renommés dont Hadi Saei, champion olympique de taekwondo à Athènes. Depuis la destruction de la ville de Bam il y a 2 ans par un violent séisme, les autorités ont fait de réels efforts pour reconstruire la ville et notamment les infrastructures sportives.






Lors du tirage au sort pour la coupe du monde de football en Allemagne, l'Iran a été classé dans le 4ème groupe avec le Mexique, le Portugal et l'Angola. Les autorités sportives iraniennes ont jugé relativement bon ce groupe et sont satisfaites de ce tirage.

M. Aliabadi, vice-président de la république islamique d'Iran et président de l'organisation de l'éducation physique a annoncé qu'il n'y avait aucune objection à ce que les femmes puissent devenir présidentes de fédérations sportives si elles arrivaient à obtenir la majorité des voix lors des assemblées générales des fédérations. Il a par ailleurs ajouté que les femmes avaient prouvé leur capacité au niveau des championnats ainsi qu'à la direction sportive de haut niveau.



Des négociations sont en cours entre la fédération iranienne de boxe et l'entraîneur de l'équipe nationale de boxe de Cuba afin que ce dernier puisse venir instruire les entraîneurs nationaux iraniens.



Ebrahim Djavadi, ex-champion olympique iranien de lutte libre, détenteur de 4 médailles d'or aux championnats du monde et d'une médaille de bronze aux jeux olympiques, président de la fédération des olympiens de la république islamique d'Iran, a participé à la réunion de l'assemblée mondiale des olympiens qui s'est tenue en Chine, en présence des olympiens des 5 continents. La prochaine réunion aura lieu à Osaka au Japon.

Le président de la fédération de volley-ball a annoncé la possibilité d'embaucher des entraîneurs étrangers pour les équipes nationales à différents niveaux afin de mieux les préparer aux compétitions mondiales.

Le secrétaire général du comité olympique iranien a déclaré que l'équipe de sépak takraw d'Iran avait besoin d'un entraîneur étranger en vue de se préparer pour les jeux asiatiques de Doha en 2006. Il faut souligner que l'équipe iranienne s'est classée troisième aux championnats du monde.



Une cérémonie a été organisée afin de célébrer les 20 ans de participation de l'Iran aux jeux olympiques d'hiver. Etaient présents la fédération iranienne de ski, les autorités du comité olympique et d'anciens champions de ski auxquels ont été remis des cadeaux.

L'équipe iranienne de ski, composée de 2 skieurs, participera aux jeux de Turin 2006. Nicolas Zoll, entraineur français, travaille depuis un an et demi avec les skieurs iraniens afin de les préparer à ces J.O.

## Un cycliste iranien a fait le tour du monde



Le mercredi 14 Decembre 2005, à 11 heures du matin, est arrivé devant le comité olympique de la république islamique d'Iran, avenue Gandhi, Abbas Razaghi, cycliste iranien qui, pendant 306 jours, a parcouru à vélo 23 pays. Il a été accueilli par les autorités du comité, Ali Kaffachian, secrétaire général et le Dr. Gharakhanlou, président.

Il y a de cela 23 mois, ce cycliste est parti d'Iran avec un message de paix et d'amitié signé Hashemi Taba, président du comité olympique de l'époque et destiné aux autorités des comités olympiques des pays traversés. Son long périple de 33 000 km, à travers 4 continents, l'a fait passer par la Turquie, la Grèce, l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, la France, le Canada, le Brésil, l'Uruguay, l'Australie, la Malaisie, la Thaïlande, le Laos, le Vietnam, le Bangladesh, l'Inde, le Tadjikistan, l'Ouzbékistan, le Turkménistan et l'Azerbaïdjan.

Ce voyage a pu se faire grâce au soutien du comité olympique, les ambassades d'Iran des pays traversés et les centres culturels iraniens de certains pays.

L'équipe féminine iranienne de cano-polo, en gagnant en finale contre l'équipe de Singapour, est devenue championne d'Asie lors de la 11ème édition des championnats d'Asie en Malaisie.



Par Hossein KOHANDANI
du Comité Olympique d'Iran



# Mouvement de l'art moderne iranien

Le Musée des Arts Contemporains accueille ces jours-ci une exposition qui vaut, pour le moins, le détour. Deuxième du genre depuis la révolution Islamique en 1979. Celle-ci s'intitule "mouvement de l'art moderne iranien". La manifestation initiale, qui s'est déroulée il y a à peine cinq mois, avait également trait à l'art moderne. Cette précédente exposition aura permis aux visiteurs d'admirer des classiques de l'âge d'or de la période dite "moderne" de l'art occidental. La seconde, actuellement en cours, présente un magnifique florilège d'œuvres d'artistes iraniens contemporains. Il va sans dire que la qualité esthétique et la valeur historique des créations ainsi rassemblées font de cette seconde exposition relative à la modernité, un événement culturel à n'en pas douter incontournable.

Rouine PAKBAZ, *Mouvement*

Après l'exposition au musée des arts contemporains "Le mouvement de l'art moderne", événement unique en son genre depuis la révolution islamique, voilà la seconde manifestation de ce type qui, d'une qualité égale à la première, se déroule sur le site du musée. Cette institution a eu la bonne idée, sous la direction de M. Sami' Azar d'exposer il y a quatre mois, sa collection d'art moderne occidentale, la plus importante en dehors de l'Europe de l'ouest et de l'Amérique du nord. Aujourd'hui, le nouveau directeur du musée, M. hosseini Râd, crée la surprise en proposant sous le nom de "Mouvement de l'art moderne iranien", les œuvres d'artistes iraniens précieusement conservées dans le bâtiment. Cette nouvelle exposition comporte deux cent soixante œuvres, dont deux cent quarante- huit tableaux, et vingt sculptures produits par 163 artistes différents. Cette collection, contrairement à la première, qui cessa au moment de la Révolution, de récolter des œuvres, continue à grossir sa collection depuis 1356. Ainsi le visiteur découvre des œuvres récentes aux côtés de tableaux anciens, "des œuvres comme *Le dévoilement* de Hadji zadeh, ou les tableaux de Alkhass (peinture révolutionnaire) qui jusqu'alors, n'avaient pas été exposées", précise Nadalian, un des participants, " et c'est un des points positifs de cette exposition", ajoute-t-il. Ce qui ne l'empêche pas pour autant de reprocher ses choix au jury de l'exposition; choix qu'il considère beaucoup moins progressiste en comparaison à la manifestation précédente. " On y voyait à titre d'exemple, l'œuvre de Dan Flavin, constituée de deux lampes de néon, tandis que les miennes, des photographies de mes propres dessins posés sur les pierres d'une rivière, ont été refusées sous le prétexte qu'elles étaient trop modernes!"

Peut-on vraiment qualifier de modernes l'ensemble de ces œuvres? C'est en tout cas l'avis des organisateurs. Le musée a d'ailleurs récemment présenté des œuvres modernes occidentales, qui couvraient pratiquement tout le vingtième siècle (jusqu'aux années 60); des œuvres qu'on pourrait classer dans des catégories esthétiques telles que: l'impressionnisme, l'expressionnisme, le surréalisme, etc..... le visiteur qui s'est préalablement familiarisé avec l'œuvre moderne et sa définition, parviendra difficilement à intégrer les productions qu'il a sous les yeux à l'intérieur desdites catégories. En effet, ce visiteur est en droit de s'interroger sur la nature des œuvres mises en valeur.

Précisons que la présentation des œuvres suit un ordre chronologique. Celles-ci sont classées en fonction de leur date de réalisation. On peut ainsi prendre la mesure de l'évolution de la peinture dite moderne à l'intérieur de nos frontières. On peut ainsi voir tout d'abords les toiles de Ziapour, de Hamidi, et de Zendeh roudi, viennent ensuite les réalisations de Palangi et de Nadalian, lesquels, sont dors et déjà impliquées au-delà du modernisme, dans des expériences de type postmodernes.

Il est d'ailleurs impossible de comparer l'apparition et le



Morteza MOMAYAZ, *Le solei brisé*



Abolghâsem SAÏDI, *Branches,* 1971



Mohsen VAZIRI MOGHADAM, Forme du mouvement,1973

développement de l'art moderne iranien avec les conceptions occidentales du même art. L'art moderne iranien a, au bas mot, soixante-dix bonnes années de retard par rapport à son aîné. Sans vouloir minimiser les acquis endogènes de la modernité iranienne, il faut rappeler que celle-ci a vu le jour surtout grâce au retour d'Europe des peintres iraniens. Ces derniers ont entrepris de mettre sur pied des facultés d'art à partir du modèle européen. On y enseignait pratiquement les mêmes matières. Les mêmes modes et mouvements artistiques ne tardèrent pas à être adoptés par nos artistes: ceux-ci s'intéressaient, voire s'identifiaient à l'un ou à plusieurs figures phares de l'art occidental, par l'intermédiaire desquelles, ils laissaient s'exprimer leur propres créativités. Ainsi, nous pouvons percevoir dans ce "mouvement de l'art moderne iranien", un amalgame de tendances occidentales disparates; à titre d'exemple, Iran Darroudi s'inspire du surréalisme, qui devient le véhicule de son art, tandis qu'un Mahasess préfère de son côté jeter son dévolu sur le langage expressionniste. Cette influence est manifeste dans toutes les œuvres de l'exposition. Et cependant, aucune d'entre elles n'est attribuable à un mouvement précis. La modernité iranienne se définit alors en partie par l'impact que la création occidentale exerce sur nos artistes. Kambiz Sabri, l'un des participants, refuse de poser la question de l'art iranien en fonction du critère de modernité. Selon lui, le modernisme est l'enfant des conditions socio-politiques de l'occident: "le modernisme en Occident est la conséquence de facteurs telles que la machinisation, la Révolution industrielle, les guerres... Pouvons-nous censément interpréter l'évolution de la société iranienne à partir de ces mêmes facteurs? Ce n'est que très récemment que l'arrivée du métropolitain à Téhéran a permis à nos concitoyens d'éprouver le sentiment de la pressurisation et du confinement à l'intérieur des compartiments. L'homme fait de nos jours l'expérience du chômage et de la solitude, en quelque sorte des "maladies" modernes, dont une des conséquences fut la naissance de l'art moderne." Sabri complète ses propos en apportant des précisions au sujet du "moderne" iranien:" on peut aborder la modernité en empruntant deux





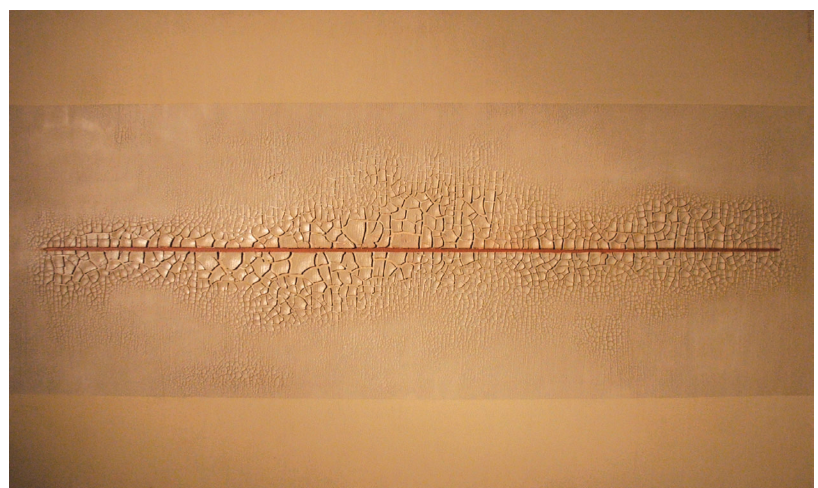
Mohammad Ali TARAGHIJAH, Harmonie, 2000


Hanibal ALKHAS,
*Transition de la tradition*, 1993





Gholam Hossein NAMI



voies distinctes: d'un côté, les conditions sociales de l'apparition du moderne, et de l'autre côté, les conséquences qu'a pu avoir cette modernité sur des sociétés telle que la nôtre." Il en conclut que le modernisme en Iran a tout au plus vingt ans: " je ne veux pas dire que l'on ne trouve aucune œuvre moderne antérieure à ces vingt dernières années, mais je veux en revanche insister sur le fait que nos œuvres modernes sont les résultats de conflits vécus par l'Iranien actuel, celui de ces dernières années." Cela étant dit, la plupart des œuvres, entre autres celles de l'école de Sagha khaneh, outrepassent ces strictes limites, et sont qualifiées de postmodernes. Mais dans ce cas présent, on risque l'anachronisme, en appliquant un concept actuel à une période révolue.

Dans le catalogue de l'exposition, Iradj Scandari, l'organisateur et l'un des principaux exposants, propose quelques axes de réflexion sous forme de questions aux visiteurs:

Comment définir la relation qu'entretient la peinture contemporaine iranienne avec la tradition? Quelles sont les racines culturelles et intellectuelles du mouvement de la peinture moderne iranienne? Pourquoi il devient urgent de faire coïncider l'évolution de la peinture iranienne avec l'évolution et les acquis de l'art mondial? Comment évalue-t-on l'influence du traditionalisme dans la peinture contemporaine iranienne?

Les multiples réponses à ces questions ouvriront, à n'en pas douter, des voies nouvelles pour la compréhension de la physionomie actuelle et la richesse de la peinture persane.

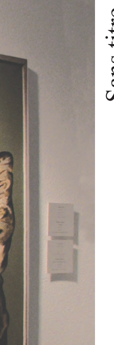

Reportage réalisé par
Massoud GHARDASHPOUR et
Rouhollah HOSSEINI








Bahman MOHASSES,
*Portrait de la mère du peintre*, 1974


Sans titre, 1975

Photos par M. GHARDASHPOUR

# Charles Dantzig l'“égoïste”

**Au mois de décembre, le département de français de l'Université Shahid Béhéshti a accueilli Charles Dantzig, poète, romancier, essayiste et éditeur français, auteur entre autres, d'un *Dictionnaire égoïste de la littérature française*, (Prix Décembre 2005).**

**Passionné de littérature et inconditionnel de la lecture, ce dernier a évoqué, lors d'un séminaire organisé par et sur le site de l'université, les raisons qui ont motivé sa venue en Iran. Il a également évoqué son parcours d'écrivain, sa conception de la littérature qu'il considère comme un art "inutile" qui cependant "sauve le monde". Puis, devant les étudiants assis bien sagement sous le regard magistral et exigeant de leurs professeurs, l'auteur a fait l'éloge de cet "esprit de contradiction" si prompte à s'opposer constamment aux "stéréotypes" (ceux parfois distillés par l'esprit universitaire) ; il explique comment, pour éviter l'érudition stéréotypée de l'Ecole Normale, où il fut jadis reçu, et pour être en mesure de consacrer plus de temps à la lecture, il a choisi de faire des études de droit. "On ne fait pas grand-chose en droit" a-t-il ironiquement précisé.**

"Découvrir le vrai visage du pays"; c'est la principale raison qui a conduit Dantzig à prendre le chemin de l'Iran: *"je tenais particulièrement à venir, parce que c'est l'Iran et que c'est un pays où je ne suis jamais venu. En Europe, et en particulier en France nous nous faisons souvent des idées, autrement dit, nous fantasmons, et c'est intéressant de venir sur place pour rencontrer les gens, pour voir qu'au-delà des considérations politiques, il y a des êtres humains dont les questionnements vont au-delà des catégories. Et donc pour moi, c'est très important d'être venu."*



Il se passionne pour la vie estudiantine, ce qui explique sa présence devant ce parterre d'étudiants, sensibles au récit de la vie bien différente menée, selon les propos de Dantzig, par les étudiants européens : *"je ne sais pas comment ça se passe en Iran, mais en France et en Europe, les étudiants n'ont pas très bonne réputation. On dit d'eux qu'ils perdent leur temps, qu'ils ne font grand-chose, qu'ils passent leur temps à discuter dans les cafés, tandis que d'autres travaillent, font des choses, et se rendent utiles à la société. Or, moi, j'ai tendance à défendre des gens qui sont inutiles à la société, et je trouve que d'être étudiant, c'est très bien, parce que précisément (c'est ce qui vous rapproche de la littérature) d'une certaine façon, vous êtes inutiles, vous êtes inutiles au sens où vous êtes là pour ornementer votre esprit, pour apprendre des choses qui nourrissent votre esprit, et qui ne suivent pas d'objectifs immédiats. En plus on vous enseigne des matières inutiles à la société. C'est ça qui est particulièrement important chez les étudiants. Voilà les deux raisons pour lesquels je suis content d'être ici."*

Dantzig souligne pourtant l'importance de l'étude et de l'apprentissage et refuse l'idée de l'existence d'un "talent brut", mais il précise ensuite que les études "ne sont pas absolument nécessaires": *"moi, j'ai suivi un cursus habituel, j'ai d'ailleurs un bac scientifique. Mais j'avais aussi de très bonnes notes en littérature et j'avais la possibilité de préparer un cursus de lettres supérieures pour intégrer ensuite l'école normale, qui vous savez, reste en France la grande formation littéraire. Et d'ailleurs, à l'abri de mon idée que les écrivains qui sont sorti de l'école normale sont en général un peu stéréotypés, disons, l'école est tellement encadrée et a des idées tellement précises sur ce qu' est la littérature, qu'ils écrivent tous de la même façon. C'est une littérature érudite, qui fait sentir qu'elle est érudite. (...) Et bien pour éviter ce type de stéréotype, j'ai refusé d'entrer à l'école normale et j'ai fait des études de droit. (...) Je veux vous dévoiler un secret, et je demande aux professeurs de se boucher les oreilles : les études de droit en France, ce sont des études pour fainéants. Pendant les premières années, on peut très bien ne rien faire*

*et se tourner les pouces. J'ai passé mes premières années d'études, à lire, justement parce qu'on ne faisait pas grand-chose en droit ; ça m'a donné l'occasion de lire entre autres, pour la première fois "A la recherche du temps perdu". Si j'avais été à l'école normale, avec 40 heures de cours par semaine, du latin, du grec, et de la pensée médiévale, je n'aurais jamais eu le temps de lire l'oeuvre de Proust. Donc voilà…les études de droit m'ont permis de lire. C'est comme ça que petit à petit, on devient écrivain (…)."*

Il insiste encore une fois sur l'"inutilité " de la littérature : *"la beauté de la littérature, c'est précisément qu'elle n'a pas d'utilité pratique et morale immédiate."* Pour lui, la littérature est un objet comme la sculpture de David ou de Michel-Ange: *"voilà, c'est fini, c'est un objet, on le regarde. Et bien la littérature, c'est pareille, un poème d'Alfred de Musset, un poème de Charles Baudelaire, c'est un objet fini qui est beau et qu'on regarde, qu'on commente, mais c'est tout. Ça n'a pas d'utilité pratique."*

Cependant, si elle n'a pas d'utilité pratique, elle n'est pas pour autant inerte et indifférente : *"la littérature, au fond, est asociale. Elle défend des valeurs qui contredisent les valeurs de la société. Le miracle est d'ailleurs que la littérature parvienne à survivre malgré cette position contradictoire."*

Selon Dantzig, la littérature s'opposerait aux *barbares*. *"Les barbares, j'entend par là évidemment la brutalité générale du monde, parce que le monde est brutal, depuis toujours et pas seulement à notre époque. La littérature c'est un petit bijou précieux, très lourd d'ailleurs, c'est tout petit mais c'est un très solide et très dure bijou, qu'on peut opposer à la brutalité du monde."* C'est pourquoi la littérature "fait les sociétés civilisées": *"et c'est cette chose qui maintient et qui, à mon avis, sauve le monde. Le monde est sauvé par la littérature; grâce à l'entêtement de la littérature."*

Dantzig rappelle l'importance du rôle tenu par le dictionnaire dans la société française, avant de parler de son propre *Dictionnaire*, qui n'est pas, c'est le moins qu'on puisse dire, un simple recueil de définitions à visée instrumentale: *"En France depuis la révolution, nous avons remplacé la Bible par un dictionnaire, le Petit Larousse. C'est un dictionnaire dont il se vend chaque année 700,000 exemplaires, ce qui est un nombre très important, parce qu'un dictionnaire on en change pas tous les ans. Eh bien, j'ai comparé et j'ai trouvé que 700,000 c'était le nombre exact de naissance en France. Donc, ça prouve bien que chaque bébé né en France avec un dictionnaire."*

Mais le *Dictionnaire égoïste de la littérature française* nous fait parcourir le monde des lettres de A (comme "action") à Z (comme "zoo"). Les entrées portent à la fois sur des auteurs (Apollinaire, Jarry, Malherbe, Sachs, Stendhal…), sur des œuvres (*A la recherche du temps perdu, Don quichotte, Un barbare en Asie*…), sur des notions littéraires et esthétiques (allégorie, apologue, déclamation, idiosyncrasies), et sur des objets du monde réel (télévision…) : *"je crois que si ce livre a plu*, nous dit Dantzig, *c'est que, comme tous les livres de littérature en quelque sorte, c'est un livre écrit pour personne. Or, la littérature est écrite pour personne, c'est-à-dire qu'elle est écrite pour moi, tout au plus, pour faire le point sur mes lectures, parce que depuis le temps que je lis, je sais bien que je n'aime pas, par exemple, Paul Claudel, que Baudelaire m'agace, que j'ai une passion pour Marcel Proust, mais je ne savais pas pourquoi j'aimais ou pourquoi je détestais ces auteurs. Et bien, j'ai décidé de faire ce livre pour me rappeler pourquoi, ou pour trouver les réponses à ce genre de questions."*

Pour finir, Dantzig prend le temps de répondre à quelques questions formulées par les étudiants. En réponse à l'un des étudiant qui considérait que l'écrivain " se positionne toujours et de toutes les façon contre la société ", l'auteur précise : *"je ne pense pas que les écrivains pensent contre la société. Ils se positionnent un peu en marge, à coté, parce que "penser contre", au fond c'est "penser avec". Pour ma part, j'estime que cela revient au même. Les gens qui adoptent une posture réactionnaire face à un quelconque sujet, ne se rendent pas toujours compte qu'au fond, ils se mettent en situation d'infériorité vis-à-vis de ce sujet, et qu'en définitive, c'est comme s'ils admettaient la force supérieure de cette chose ou de ce sujet. Donc finalement la contradiction nourri la chose. C'est pour ça que je ne pense pas que les écrivains s'opposent véritablement à la société. Ils sont plutôt à côté, ils font des choses à côté, en gardant une certaine distance vis-à-vis des valeurs de la société, sans être nécessairement contre".*

Reportage réalisé par
Massoud GHARDASHPOUR

Michel CHAILLOU

Marie REDONNET

Pierre MICHON

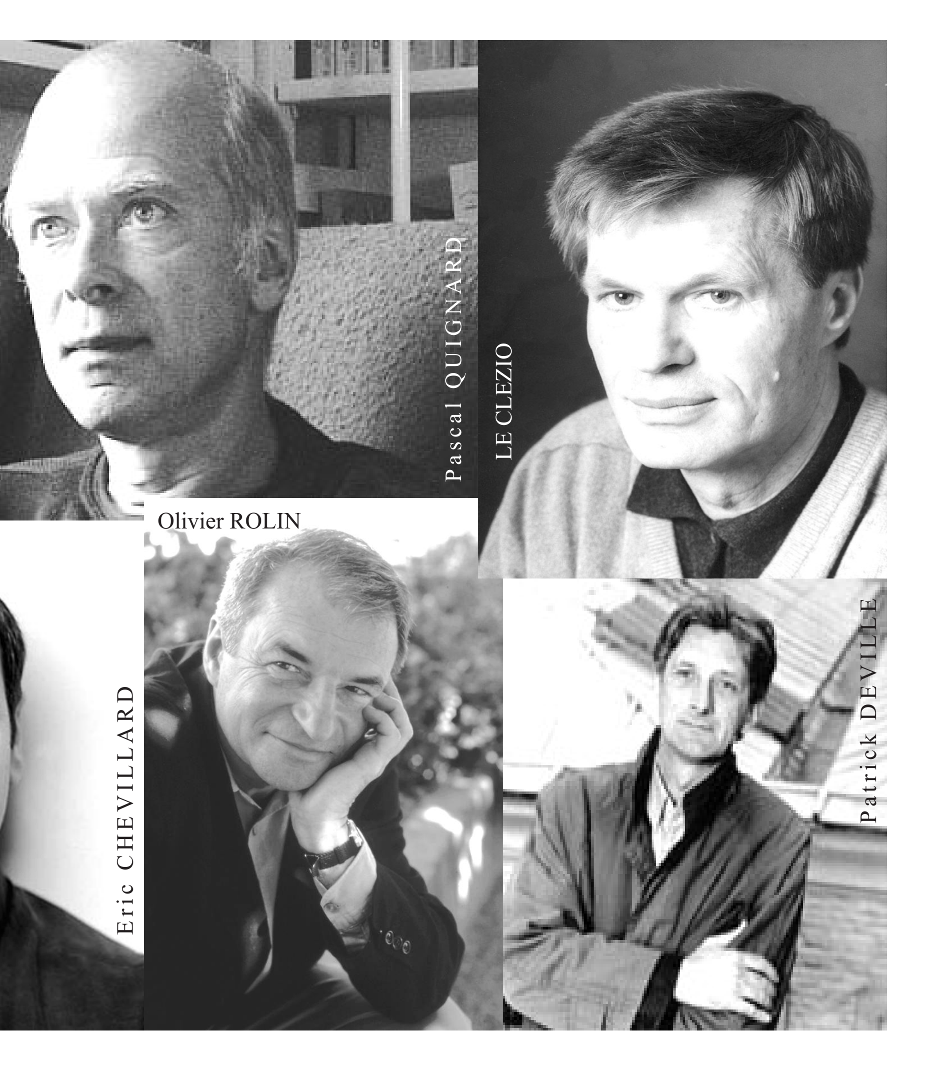
Jean-Philippe TOUSSAINT

Jean ECHENOZ

# Le " retour du récit " dans française des années

Il est impossible, on en conviendra, de faire abstraction dans le débat concernant la littérature contemporaine, de certains des concepts et de certaines idées générales induites par les débats philosophiques relatifs à l'histoire de la pensée. Ainsi en va-t-il, à l'aube des années quatre-vingt, de la formule ambivalente de " retours du récit " qui définit, entre autres selon J.F. Lyotard, l'un des aspects de la culture " postmoderne ".

En quoi a pu consister ce fameux retour du récit qui sous entend une récente disparition? En vérité il s'agissait pour la critique de l'époque de signaler par cette périphrase le renouveau de l'écriture romanesque. Un article de Sophie Bertho datant de quatre-vingt-onze[1] expliquait que ce renouveau, pour être perçu, devait être saisi dans la perspective générale d'un retour à la narration romanesque, antérieur à la floraison du nouveau roman. Celle-ci évoquait (à l'instar de Jean François Lyotard et d'Aaron Kibédi Varga) le problème de la " désaffection de la théorie ". Durant les années 1960-70, l'essor de la théorie littéraire avait été tel qu'il " [avait] quelque peu appauvrit l'imaginaire (...) que les idéologies et l'abstraction avaient mutilé "[2] . Il peut paraître utile de rappeler le sort réservé par le nouveau roman au récit dans les années 60-70. Les théories et conceptions de ladite école ont en grande partie modelée la production romanesque et la morphologie des oeuvres durant ces deux décennies. Pour le nouveau roman, il s'agissait de généraliser la narration impersonnelle et à ce titre d'exclure l'auteur et d'effacer les marques énonciatives de la présence du sujet parlant. Le retour du récit coïncida avec le retour de ce fameux sujet :"(...) ce moi, honni pendant une vingtaine d'années, qui se trouv(ait) donné comme étant au centre de l'oeuvre




et des préoccupations de son auteur(...)"[3].

Certains se sont néanmoins interrogés sur la pertinence de ce point de vue. Les années quatre-vingt ont-elles effectivement été marquées par le retour

# la littérature 1980

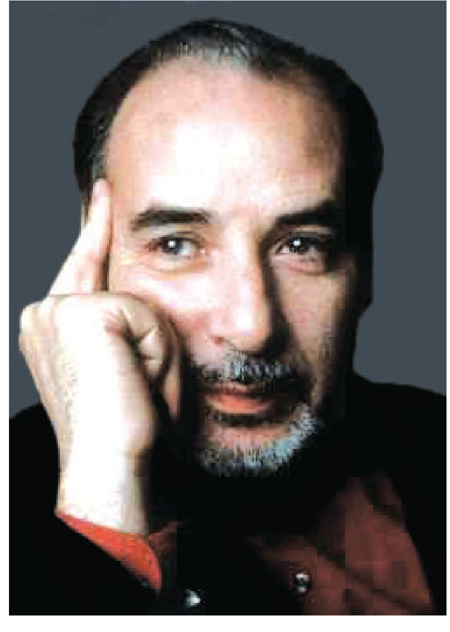
en fanfare des éléments de base de la narration romanesque traditionnelle: c'est-à-dire, le personnage et l'intrigue. Ce point de vue sous-entend la disparition effective de la conception traditionnelle du récit pendant les années soixante-dix, ou pour le moins, une période de crise dans l'exercice de l'écriture romanesque conventionnelle. Pourtant aujourd'hui, la tendance générale s'accorde à parler d'une période de latence plutôt que d'une véritable crise. Ces années constituèrent selon certains, "(...) un délai de carence (...) propice à un redéploiement des données"[4] . Les années soixante-dix ont également été favorables aux nouveaux romanciers qui ont préféré jouer la carte de l'autonomie et se sont dispersés progressivement tout en restant fidèles à leur conception originelle de la littérature, dans ses grandes lignes. Mais il est vrai que leur présence sur le devant de la scène durant les années soixante-dix aura relativisé l'importance de nombreux auteurs, et non des moindres comme nous le rappelle l'ouvrage *Nouveaux territoires romanesques*[5] . La formulation de l'idée d'un " retour du récit " n'est pas tant due au constat de l'improbable disparition de ce dernier et à sa soudaine et surprenante réapparition. Cette formule s'inscrit, au même titre que les débats auxquels elle donna lieu, dans une perspective limitative qui ne tient compte que de l'hégémonie temporellement localisée du nouveau roman et des sciences humaines. Ce monisme fait l'état des lieux de la création romanesque des années 1980 en partant du présupposé de l'hégémonie sans partage du monolithe formaliste constitué par l'école du nouveau roman et de sa caution intellectuelle, le structuralisme (qui aura pour beaucoup inspiré les thèses esthétiques d'un Alain Robbe-Grillet). Malgré l'occupation par le nouveau roman de l'espace culturel et médiatique, l'alignement du roman sur ce dernier avatar de l'avant-gardisme ne fut pas total, et certains auteurs n'ont jamais cessé de " pratiquer " le récit dans une optique traditionnelle, ou du moins, en gardant une certaine distance vis-à-vis de l'écriture formalisante et expérimentale. La formule " retour du récit " garde néanmoins sa pertinence quand elle s'articule, nous l'avons évoqué au début de cet article, sur la problématique philosophique du retour du sujet au sein de l'aire post-moderne; problématique qui exige pour sa part un développement autrement conséquent.

Esfandiar ESFANDI

---

1-" L'attente postmoderne, à propos de la littérature contemporaine en France ", in *Revue d'histoire littéraire de la France*, juil-oct. 1991, n°4-5.
2-*Ibid*., pp. 736-737.
3-*Ibidem*., Sophie Bertho cite l'exemple de Michel Tournier et de Marguerite Duras.
4-NADAUD Alain, " *Roman français contemporain : une crise exemplaire* ", in Roman français contemporain, ouvrage collectif, Ministère des Affaires étrangères, 1997, p. 75.
5-PREVOST Claude, LEBRUN Jean-Claude, Messidor/Editions sociales, 1990. Entre autres, des auteurs de l'immédiat après-guerre tels que Paul Gadenne, dont la présence a été masquée par l'existentialisme ; également des parcours plus solitaires à l'image de Vladimir Pozner.

# TAHAR BEN JELLOUN
## Le conteur marocain



*Jean Genet m'a donné un seul conseil: en écrivant pense au lecteur; soit simple. Il m'a appris que la simplicité était le signe de la maturité de l'amitié, (Eloge de l'amitié, Ed. Arléa, p. 63)*

Tahar Ben Jelloun écrivain et poète marocain de langue française, est né à Fès le 1er décembre 1944. Après avoir fréquenté une école primaire bilingue arabo-francophone, il étudie au lycée français de Tanger jusqu'à l'âge de dix-huit ans, puis fait des études de philosophie à l'université *Mohammed* de Rabat.

Il enseigne ensuite la philosophie au Maroc, mais doit partir pour la France en 1971 car l'enseignement de la philosophie était arabisé, et il n'était pas formé pour cela. Il écrit régulièrement pour le quotidien *Le Monde* à partir de 1972. Il poursuit son parcours par un doctorat de psychiatrie sociale obtenu en 1975. Son écriture profite de son expérience de psychothérapeute.

L'autoportrait de Tahar Ben Jelloun est édifiant "Je suis un auteur français d'un genre particulier, un Français de langue maternelle arabe, une langue qui contient mes émotions et mes tendresses. Je suis un Marocain sans problème d'identité, un homme qui se nourrit de l'imagination populaire du Maroc - un pays que je ne quitterai jamais." Néanmoins, Ben Jelloun se voit lui-même comme un élément du tissu séculaire de la société française.

Il publie en 1972 un recueil de poésie, puis l'année suivante son premier roman, *Harrouda*. Avec le Prix Goncourt pour *La Nuit sacrée* en 1987, il devient le Marocain le plus connu de France. Il intervient dans les débats de société, à propos de la situation dans les banlieues, du racisme... Tahar Ben Jelloun revendique un statut d'intellectuel engagé.

Son œuvre côtoie le conte, la légende, les rites maghrébins, les mythes ancestraux... L'originalité de Ben Jelloun réside dans son art de saisir tous les aspects de la tradition et de la culture maghrébines en une symbiose singulière avec la vie quotidienne et les problèmes sensibles de la société. Son écriture dérange parfois par ses modalités et ses thèmes privilégiés, parce qu'elle met en scène des sujets tabous ou des êtres exclus de la parole. Enfance saccagée, immigré, fou combien sage, homme-femme, et tant d'autres figures livrées à l'errance peuplent l'univers romanesque de Ben Jelloun.

Chez l'homme, la cloison est mince, qui sépare la fraternité de la crapulerie, la loyauté de la traîtrise, la bienveillance de l'antipathie, le bonheur de l'infortune. De cet entre-deux fuyant comme un mirage, la littérature a toujours fait son miel. Tour à tour ému, fantaisiste, grave ou ludique, Tahar Ben Jelloun rapporte de son passage sur cette frontière entre le Bien et le Mal,




les meilleurs sentiments et leur contraire, un odorant bouquet d'histoires, mi-fleurs, mi-épines. Vingt fictions variées par le style - confidence, prière, conte ou sottie unifiées par leur thème: l'amour trafiqué, les passions déçues, l'amitié vendue.

Dans *Le Racisme expliqué à ma fille* (1998), un best-seller en Europe, il répond à des questions sur le racisme que lui pose sa fille de dix ans. Bien que critique à l'égard du racisme dans les société européennes, il le considère néanmoins comme une conséquence de l'échec de l'intégration des communautés immigrantes dans leur nouveau cadre. Il affirme que les gouvernements respectifs n'ont pas réussi à attirer les musulmans nord-africains au sein de la laïcité. Quant aux immigrants, ils continuent à mener des styles de vie opposés aux principes égalitaires dont Ben Jelloun pense qu'ils doivent être épousés si l'on veut rester en Europe. *L'Islam expliqué aux enfants* (2002) adopte un format questions-réponses similaire.

Ce cadre intellectuel explique pourquoi les écrits de Ben Jelloun prennent souvent un sens égalitaire de mission. La fiction de ses œuvres explore de manière poignante le monde du Maroc traditionnel, où il trouve et souvent souligne des cas de violence contre les femmes, perpétrés par des hommes (liés à des notions archaïques de masculinité qui ont survécu dans la société marocaine).

Poète, romancier et essayiste, Tahar Ben Jelloun a, dans tous ses écrits, allié l'exigence de l'écriture avec une certaine idée de l'homme. Il est un conteur d'histoires. Il a entre autres publié *La Plus haute des solitudes* (1975), *Moha le fou, Moha le sage* (1978), *L'Enfant de sable* (1985), *Eloge de l'amitié* (1994), *Les yeux baissés* (1991), *Les Raisons de la galère* (1996), *Amours sorcières* (2003) *Le Dernier ami* (2004). ... Dans ses récits, la frontière entre le rêve et réalité est parfois indécise. Le romancier met en scène des personnages exclus de la parole qui vivent reclus dans le silence et l'indifférence et s'exprime à travers le langage de leur corps.

Tahar Ben Jelloun vit actuellement à Paris avec sa femme et sa fille Meriem, pour qui il a écrit plusieurs ouvrages pédagogiques (*le Racisme expliqué à ma fille*, 1997).

Son œuvre a été traduite dans de nombreuses langues; citons particulièrement *l'Enfant de sable et la Nuit sacrée* (43 langues) ainsi que *le Racisme expliqué à ma fille* (25 langues). La plupart de ses livres ont été traduits en arabe, parfois avec des révisions par l'auteur lui-même. Parmi ses œuvres, L'Homme rompu, *la nuit sacrée et L'enfant de sable* ont été traduits en persan.

Tahar Ben Jelloun continue d'être un porte-parole honnête et sincère des différentes communautés musulmanes de France, et un combattant pour la justice sociale au Maroc et en France. Son arme de prédilection est les mots, une épée puissante qu'il manie dans ses poèmes, ses nouvelles, ses essais et ses articles.

Naïmé Zaréan
Université de Tabriz

# Mawlânâ

## Et le feu partit une nuit à la roselière...

**Roumi, Mawlânâ ou Mawlavi… Quel fut l'itinéraire de celui que l'on considère comme le plus grand poète mystique de l'Iran et sans doute de l'Islam?**

Mohammad Djalâl ed dîn, surnommé Mawlânâ, Mawlâvi et Roumi, est né en 604 de l'hégire, dans la ville de Balkh. Ses ancêtres étaient issus du Khorassan et, malgré qu'il ait passé la plupart de son existence à Konya, en Anatolie, il resta toujours attaché à sa terre d'origine.

Son père, Bahâ ed dîn Valad ebn Valad (543-628 de l'hégire), s'appelait également Mohammad et portait le titre honorifique de Soltan ol Olama (sultan des savants). Ce théologien éminent menait une vie paisible à Balkh et exerçait, par ses discours éclairés, une influence considérable sur la population, qui lui manifestait un grand dévouement. Mohammad Khârazmshah en pris ombrage et l'Imam Fakhr Râzi, grand orateur de ce 6ème siècle de l'hégire, lui-même hostile à Bahâ ed dîn Valad, tira profit de cette inquiétude pour alimenter un climat de défiance à son égard. D'autre part, le spectre d'une attaque imminente des Mongols, poussait un grand nombre de savants et d'hommes de lettre à fuir vers l'ouest de l'Iran. Bahâ ed dîn Valad se décida à quitter Balkh avec sa famille.

Entre les années 616-618 de l'hégire, il prit la direction de la Mecque. En chemin, il s'arrêta à Neïchabour où, en compagnie de son fils, Djalâl ed dîn Mohammad, qui avait alors 13 ou 14 ans, il se rendit auprès du grand poète soufi, le cheikh Farid ed dîn Attâr. Cette rencontre, confirmée par les biographes, rend ainsi vraisemblable ce calendrier des événements.

Il fit route ensuite vers Bagdad où il demeura quelques jours, puis se rendit à la Mecque. Après avoir accompli le Hadj, il prit le chemin de Châm (la Syrie) et se dirigea ensuite vers l'Asie Mineure. Les fumées s'élevant des terres brûlées par les Mongoles tardaient à se dissiper, et sa ville natale était située dans une des régions les plus vulnérables du territoire islamique de l'époque; il ne pouvait donc faire demi tour et se résigna à poursuivre sa route. De fait, un an après son départ, la ville de Balkh fut totalement détruite par les envahisseurs. Il passa par l'Arzandjân (Arménie turque) où il fut bien accueilli par Fakhr ed dîn Bahrâmshah et son fils. Peu de temps après, il fut invité par Keïghobâd, le roi Seldjoukide de Roum (Asie Mineure) à venir s'installer à Konya.

Djalâl ed dîn Mohammad se maria à l'âge de dix-huit ans, sur l'ordre de son père, à Gôhar Khâtoun, fille de Khâdje Lâlâï



Samarghandi, un notable de la ville de Laranda. De leur hymen naquirent deux fils : Ala ed dîn Tchelebi et Sultan Valad.

Djalâl ed dîn avait vingt-quatre ans lorsque son père mourut, en l'an 628 de l'hégire. Suite aux supplications des disciples de son père (ou peut-être conformément aux dernières volontés de ce dernier) il poursuivit l'œuvre du défunt. Seyyed Borhan ed dîn Mohagegh Termezi, qui se trouvait lui aussi à Roum, lui fit profiter de ses connaissances. On ne sait si c'est, encouragé par celui-ci ou alors mû par des motivations intérieures, qu'il partit pour Halab (Alep) afin d'y compléter ses études. Il se rendit ensuite à Damas où il séjourna environ quatre ans. Il réintégra ensuite Konya et, sur les conseils de Seyyed Borhan ed dîn, s'astreint à l'ascèse. Après la mort de ce dernier, aux environs de 638-642 de l'hégire, il enseigna, dans le collège de son père, la jurisprudence, la Loi (le droit canon) et dispensa également un enseignement spirituel; il est écrit que plus de quatre cents élèves l'entouraient pendant ses cours. Il était considéré comme chef spirituel, comme référence en matière de connaissance juridique religieuse (Charia Ahmadi.)

## Rencontre avec Chams

Chams ed dîn Mohammad ebn Ali ebn Malek Dâd (disparu en 645 de l'hégire) était un soufi errant, issu de la ville de Tabriz. Cet homme qui bouleversa à tout jamais la vie de Mawlânâ, restera à jamais une énigme.

Mohamad Rezâ Chafih'ï Kadkani, auteur de plusieurs ouvrages sur Mawlânâ, est irrité par la teneur des nombreuses histoires et légendes relatées autour du personnage de Chams. Selon lui, ses rumeurs, quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent, n'apportent rien de plus, tant le rayonnement de ce soleil que fut Chams est manifeste dans la poésie de Mawlânâ, qui disait de lui "Chams Tabriz, c'est l'amour qui te connaît, pas la raison."

Ce qui est certain, c'est que Chams entra en l'an 642 de l'hégire à Konya. Sa rencontre avec Mawlânâ fut-elle le fruit du hasard? Abdol Karim Sorouch, auteur lui aussi de multiples recherches sur Mawlânâ, raconte : "Chams passait d'une ville à l'autre, enseignant aux enfants, et profitait de chaque occasion pour rencontrer des soufis. Il possédait une connaissance mystique qu'il ne parvenait pas à partager avec ses pairs et se heurtait à leur incompréhension. Il était comme une eau qui, tourbillonnant sans trouver d'issue, croupissait. Grâce à Mâlawna, cette eau, libérée de ses entraves, parvint à se déverser dans la mer dans un jaillissement cristallin."

Quant à Mawlânâ, "Il naîtra à l'âge de 38 ans" et suite à cette rencontre, le temps lui-même perdit tout son sens à ses yeux ; "J'étais neige, tu me fondis. Le sol me bu. Brume d'esprit, je remonte vers le soleil." Toujours selon le même auteur, la réunion de ces deux êtres exceptionnels permit l'accès, pour les générations futures, à un trésor offert sans contrepartie.

Pour Chams, le chemin de la Lumière était fait de renoncement. Pour le suivre, Mawlânâ aurait du tout abandonner ; l'enseignement, les amis, la famille et même la lecture, pour ne plus se consacrer qu'à la seule quête véritable, celle de l'Amour suprême.

Cependant, cette symbiose ne pouvait laisser l'entourage de Mawlânâ indifférent. Chafih'ï Kadkani relate : ...Jaloux, les disciples de Mawlânâ ne supportaient pas l'ascendant de Chams sur leur maître. Tenu par certains pour un sorcier et un envoûteur, la situation de Chams devint délicate. Il quitta Konya brutalement, sans même annoncer son départ à Mawlânâ. Ce ne fut qu'un mois après son départ que Mawlânâ appris la présence de Chams à Damas et lui fit adresser alors force lettres et messages, le suppliant de revenir. Ces instants de séparation ainsi que l'émotion des retrouvailles sont omniprésents dans sa poésie.

Ses disciples et amis, touchés par l'affliction dans laquelle était plongé Mawlânâ, regrettèrent et s'excusèrent de leur comportement. Mawlânâ envoya alors son fils, Sultan Valad, qui partit en compagnie d'une vingtaine de fidèles à la recherche de Chams. Ce ne fut qu'après quinze mois passés à Damas que celui-ci accepta de les rencontrer et, en 644 de l'hégire, ils s'en retournèrent ensemble à Konya. Mais, une fois encore, il se heurta à l'obscurantisme et au fanatisme d'une partie de la population. C'est ainsi qu'il disparut en l'an 645 de l'hégire ; personne ne retrouva jamais sa trace. C'est en vain que Mawlânâ effectua maintes et maintes recherches. Peu de temps

après, il tomba dans une sorte de transe mystique (Cheïdaï). Nombre de ses poèmes ont été écrits alors qu'il se trouvait dans cet état d'esprit ; " Ma vie tient en ces quelques mots : j'étais cru, je fus cuit, je suis brûlé. "

Dr. Mohamad Rezâ Chafih'ï Kadkani, certifie la date de la mort de Mawlânâ : Les médecins ne purent guérir Mawlânâ, atteint d'une maladie soudaine. Au coucher du soleil du dimanche 5 du mois Djamâdi Ol Akhar de l'an 672 de l'hégire, Djalâl ed dîn Mohammad Balkhi, exhala son dernier souffle. A son enterrement, petits et grands, pauvres et riches, vinrent lui rendre un dernier hommage. Sa vision de " l'unité de l'existence " avait même conquis les coeurs des chrétiens et des juifs, qui pleurèrent sa disparition.

## Les œuvres de Molânâ

Djamchid Mortazavi et Eva de Vitray-Meyerovitch ont publié ensemble *La parole secrète- L'enseignement du maître soufi Roumi* (édition Le Rocher) qui est la première traduction du livre de Sultan Valad, le fils de Mâlawna. Ils relèvent : " Mawlânâ Djalal ed dîn Roumi est considéré comme le plus grand poète mystique de l'Iran et sans doute de l'Islam. Son oeuvre immense, lue et méditée presque autant que le Coran lui-même, est d'une richesse et d'une profondeur inégalées."

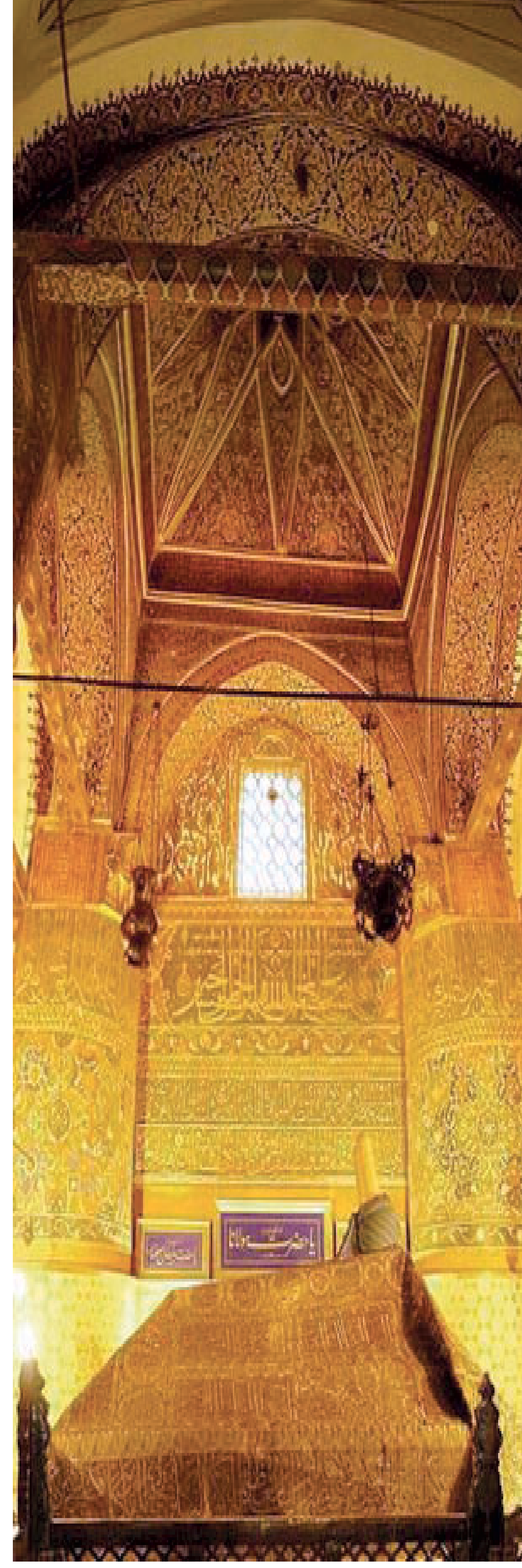
Mawlânâ fut un poète prolifique, peut-être le plus prolifique des poètes. Ses œuvres: le *Mathnavi*, vaste théodicée qui comprend 45 000 vers, le Dîwan de 30 000, les *Ghazaliate Chams Tabrizi* (odes mystiques), ses *Robâi'yât* (quatrains), *Fiyé Mâ fiyé* (le Livre du Dedans), *Ketâb ol Mâ'aref* (le Livre des Connaissances mystiques), *Makâtip et Madjâles sab'é*.

*Mathnavi Ma'navi* est le mathnavi le plus connu de la langue persane. On range ce grand chef-d'œuvre aux cotés des livres saints.

Mâwlânâ pose d'un côté l'existence de l'esprit du monde, et de l'autre, le monde. C'est dans cette distance entre le monde et l'esprit du monde que l'homme expérimente sa présence dans l'univers (Kâyénât.) L'esprit du monde palpite en son intérieur et non pas à l'extérieur. Ils ne font qu'un. Cette philosophie de l'unité de l'existence a fortement influencé les soufis dès le 7ème siècle de l'hégire.

Selon Chafih'ï Kadkani : " On ne trouve nulle part, ni dans la littérature persane, ni dans la culture islamique, ni même dans notre civilisation, un ensemble poétique dans lequel un tel bouillonnement de mouvements, de vie et d'amour soient aussi bien exprimés que dans le Dîwan Chams."

ASHKAN-BLEEKER



Le mausolée de Mawlânâ

# De la traduction à la rédaction de l' *Encyclopédie des œuvres irano-islamiques*

# Entretien avec Réza SEYED-HOSSEINI



Réza Seyed-Hosseini, éminent traducteur d'ouvrages littéraires (pour la plupart français) est l'un de ceux qui a permis de favoriser, par son travail, l'ouverture de notre pays sur la culture, et en particulier la littérature mondiale. Ses deux tomes portant sur *Les Ecoles littéraires* entre autres, restent une somme incontournable pour ce qui concerne la compréhension de l'évolution des tendances et des courants littéraires en occident. Le remarquable *Dictionnaire des œuvres* vient également de paraître sous sa direction aux Editions Soroush

**Rouhollah Hosseini : La culture iranienne moderne est fortement axée sur la traduction. Cette situation nous a-t-elle été selon vous bénéfique? Autrement dit, est-ce que la traduction a pu jouer un rôle positif et épanouissant?**

Réza Seyed-Hosseini : Sans doute. Il est certain que notre connaissance de la culture occidentale, connaissance par ailleurs très récente, car elle ne date que de quelques décennies, est issue des travaux de traduction. Je ne connais pas la situation dans d'autre pays, mais pour ce qui nous concerne, nous avons commencé à penser (au sens moderne du terme) grâce et à travers la traduction. Effectivement, la situation a de nos jours bien évolué. De jeunes essayistes, dans leurs articles se réfèrent le plus souvent à des sources iraniennes, et l'on ne table plus uniquement sur la traduction. Les auteurs d'articles ne pratiquent la plupart du temps aucune langue étrangère, et ils jettent leur dévolu sur des écrits essentiellement persans pour mener leur recherche à bien. Ce






qui n'était pas le cas, il y a cinquante ans. A cette époque, la traduction constituait le seul recours pour les chercheurs iraniens, dont l'objectif était de penser la condition moderne. On peut dire qu'aujourd'hui on écrit autant qu'on traduit.

**Massoud Ghardashpour : Pensez-vous que nous soyons aujourd'hui en mesure de ne plus recourir à la traduction dans notre pratique de l'écriture?**

La culture de l'écriture existait déjà dans l'Iran ancien, mais elle a disparu durant l'époque des Kadjars, où l'on ne "pratiquait" pas le livre. Evidemment, la culture musulmane suivait son propre chemin en se passant de traduction. Mais pour ce qui concerne les sciences et la culture modernes, nous avons évidement pris du retard. Ce n'est qu'après septembre 1320 (1941) que le pays est devenu perméable à la science occidentale; c'est à ce moment qu'une dynamique de traduction s'est mise en place. Malgré tout, nous n'étions pas libre de tout traduire, une véritable censure s'exerçait de la part des communistes du "Parti du peuple", qui orientaient les traductions en fonction de leurs préoccupations idéologiques. Après cette période, pendant les décennies 30 et 40, la traduction occupa le terrain, et progressivement l'écriture est devenue encyclopédique. Actuellement, nous continuons sur cette voie, et je pense que l'encyclopédisme nourrira toujours plus notre production intellectuelle et le style de nos écrivains. Prenez par exemple nos six tomes du *Dictionnaire des œuvres*, publié aux Editions Soroush. Assurément, ce travail influencera bon nombre d'écrivains iranophones.

**La culture de l'écriture existait déjà dans l'Iran ancien, mais elle a disparu durant l'époque des Kadjars, où l'on ne "pratiquait" pas le livre. Evidemment, la culture musulmane suivait son propre chemin en se passant de traduction.**

**M. Gh. : Mais cette encyclopédie n'est-elle pas en quelque sorte une traduction?**

Si, c'est une traduction, mais par ailleurs nous travaillons également sur une *Encyclopédie des œuvres irano-islamiques*, sous la direction de M. Sami'i Guilani. Là, il ne s'agit plus de traduction. De jeunes chercheurs se sont attelés à ce travail. Ces derniers avaient préalablement collaboré à l'élaboration de *La Grande Encyclopédie de l'Islam* et à *L'Encyclopédie du savoir islamique*. C'est vrai aussi qu'ils avaient débuté par des travaux de traduction, et cela leur a finalement

apporté l'expérience nécessaire pour rédiger des encyclopédies.

**M. Gh. : Donc, si j'ai bien compris, les encyclopédies nourrissent la rédaction des œuvres?**

En effet. Aujourd'hui, nous avons la chance dans notre pays d'être à l'origine d'un grand événement culturel, unique en son genre: la rédaction de *La Grande Encyclopédie de l'Islam*. Elle comporte plus de quarante volumes, et pourra désormais faire office d'ouvrage de référence pour la rédaction des textes à venir.

**R. H. : Pour en revenir à ma première question et au domaine dans lequel vous excellez, comment jugez-vous l'état actuel de la traduction du français vers le persan dans notre pays?**

Je dirai plutôt bien. Elle pourrait aller mieux, mais comme vous le savez, dans l'intervalle qui sépare ma génération de la jeunesse actuelle, nous avons assisté à un fort développement de la langue anglaise, qui n'arrête pas d'ailleurs de conforter sa position. C'est surtout l'activité accrue des départements de français des universités qui aura permis de ranimer la langue française, et partant, de réactiver la traduction des textes français. De compétents traducteurs émergent au sein des universités; ils sont actuellement à pied d'œuvre pour offrir au public des traductions inédites des grandes œuvres françaises. Des traductions d'œuvres persanes en français sont également effectuées, en nombre insuffisant, sans aucun doute, mais c'est un bon début.

**R. H. : Y a-t-il selon vous des œuvres d'importance dont la traduction n'est pas encore était envisagée?**

Oui certainement, et même beaucoup. Vous savez, un des grands problèmes des sociétés du tiers monde, dont la nôtre, est que l'on s'attache  souvent, et parfois exclusivement au production littéraires les plus récentes du monde occidentales. Cela me semble pourtant évident, en matière de littérature, le neuf n'est pas nécessairement le meilleur. C'est dans cette même optique que nous avons élaboré *Le Dictionnaire des œuvres*. Celui-ci apporte beaucoup à nos traducteurs, qui auront désormais à leur disposition un grand éventail de repère et de référence. Il devient ainsi fort probable que nos traducteurs se tourneront désormais vers de meilleures œuvres à traduire. Il y a des classiques qu'il est fondamental de fréquenter, mais qui ne sont pas encore traduits en persan. En revanche, les écrivains américains les plus actuels sont traduits dès la parution de leurs œuvres en librairie.

**De compétents traducteurs émergent au sein des universités; ils sont actuellement à pied d'œuvre pour offrir au public des traductions inédites des grandes œuvres françaises.**

**R. H. : Je pense également qu'il y a d'autres priorités en matière de traduction, et qu'il y a certainement de nombreux géants de la littérature, dont la traduction des œuvres priment sur la traduction des textes d'un Jacques Derrida, penseur évidemment estimable.**

Je suis d'accord avec vous, il faudrait par exemple compléter la traduction de l'œuvre d'André Gide. On peut faire le même



constat s'agissant de la philosophie. En dehors de l'œuvre de Platon, presque entièrement traduite par M. Lotfi, nous n'avons pas grande chose à nous mettre sous la dent. Il serait bon de s'attaquer à l'œuvre d'Aristote ainsi qu'à d'autres classiques de la philosophie. La connaissance de leurs œuvres permettra par ailleurs d'éclairer d'un jour nouveau nos propres œuvres. Il est en effet impératif de bien se familiariser avec la philosophie grecque pour saisir en profondeur le sens de l'œuvre d'un Molla Sadrâ ou d'un Avicenne. Bien entendu, ce n'est pas tout; il faut parallèlement et grâce aux universités décalcifier notre rhétorique persane, dont on doit dire qu'elle est plutôt une rhétorique arabe. Il faudrait redéfinir le lexique théorique afin de réactiver la pratique de cette discipline. Exactement ce qu'ont pu réaliser les Arabes par l'intermédiaire et grâce à l'influence de l'enseignement dispensé à la Sorbonne. En occident, la rhétorique au sens large s'enrichit continuellement et continue à apporter ses lumières à la compréhension des textes; elle se revivifie dans et à travers les textes… mais revenons-en à la traduction.



**Il est rare que le style d'un auteur soit bien transmis. Il ne faut pas oublier que le style est un des principaux éléments qui détermine le point de vue des écrivains. En ce sens, c'est surtout le style des auteurs qui doit retenir l'attention des traducteurs.**

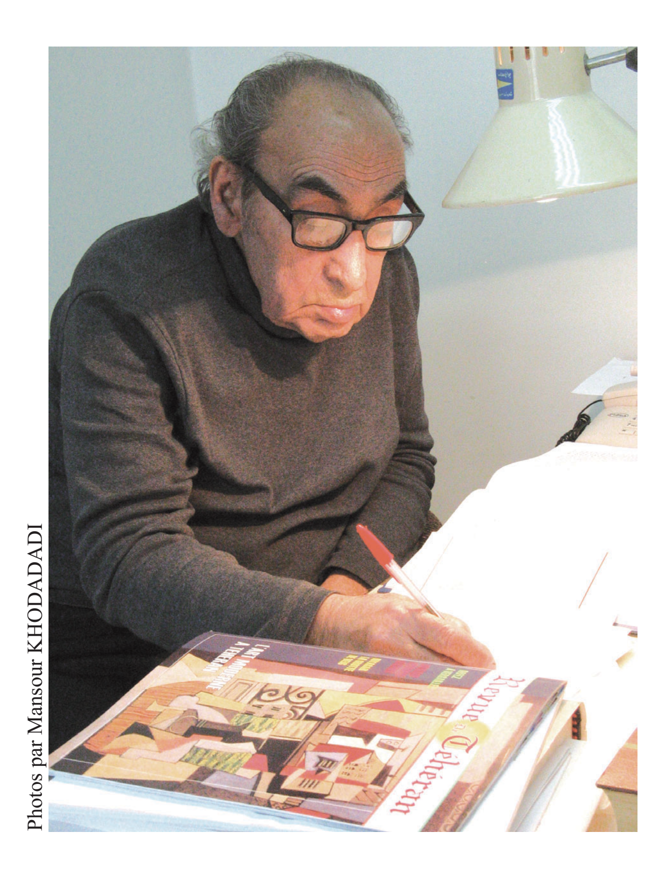
**R. H. : Vous avez évoqué tout à l'heure Le Dictionnaire des œuvres. J'aimerais savoir s'il existe aussi un dictionnaire des œuvres traduites en persan?**

Un professeur de l'université de Kermân a sorti un dictionnaire de ce type, il y a quelques temps. L'ouvrage est cependant incomplet. Beaucoup de textes sont manquants, surtout parmi les traductions les plus récentes. Michel Houdayer a tenté de son côté de préparer une liste plus complète. Il m'avait même fait parvenir sa liste. Le projet est malheureusement resté inachevé.

**M. Gh. : Et vous-même avez-vous d'autres projets dans l'immédiat?**

Pour l'heure, je me consacre à aider monsieur Samiie en vue de la préparation du *Dictionnaire des œuvres irano-islamiques*. De tels ouvrages, des ouvrages méthodiques sont très rares dans le monde musulman, en dehors du *Alfehrest* de Ibn Nadîme, et de *Alzari' ela tassanif al chi'a*. La première est une œuvre de qualité, mais malheureusement datée. Les Egyptiens ont de leur coté produit un dictionnaire du même ordre, mais il est également incomplet. Dans le *Dictionnaire des œuvres*, que nous venons d'élaborer, seul 200 ouvrages sur les 20000 concernaient l'Iran et l'Islam; les sources étaient malheureusement insuffisantes. Le dictionnaire sur lequel nous travaillons actuellement reprend les 200 cités, et servira également aux Occidentaux pour leurs recherches concernant l'Orient.

**R. H. : En tant que traducteur expérimenté, quel conseil seriez-vous tenté de donner à nos jeunes traducteurs?**




Photos par Mansour KHODADADI

D'être attentif avant tout au style de l'auteur. Nos traducteurs négligent souvent cette dimension des œuvres. Il est rare que le style d'un auteur soit bien transmis. Il ne faut pas oublier que le style est un des principaux éléments qui détermine le point de vue des écrivains. En ce sens, c'est surtout le style des auteurs qui doit retenir l'attention des traducteurs. Pour ce faire, je pense que le traducteur doit s'identifier à l'auteur pour éventuellement s'imprégner des mêmes images et du même univers à l'intérieur duquel évolue l'auteur au moment de sa création. C'est à ce titre qu'on peut parler de recréation pour définir la traduction. J'ai traduit, il y a longtemps une cinquantaine de pages de *L'Assommoir* d'Emile Zola. Petit à petit et malgré toute ma bonne volonté, j'ai réalisé que je n'éprouvais aucune sympathie pour l'œuvre. Alors je l'ai abandonnée. J'ai vécu la même expérience avec Stendhal. Je ne parviens pas à m'approprier l'univers de ces deux écrivains. Tandis que j'ai pu accéder à l'univers de Malraux et de ses oeuvres malgré leur complexité. Je pense être capable de reproduire le langage de Malraux. La traduction doit impérativement exercer le même impact que le texte source sur le lecteur. Voilà un des critères parmi d'autres qui doit orienter le choix des traducteurs.

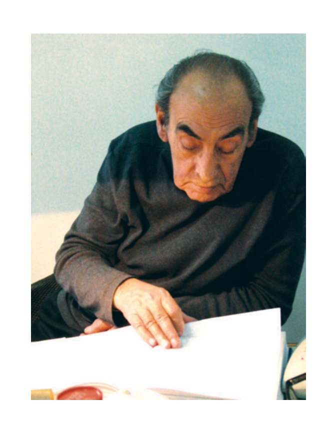
**La traduction doit impérativement exercer le même impact que le texte source sur le lecteur. Voilà un des critères parmi d'autres qui doit orienter le choix des traducteurs.**

**R. H. : Pour finir pouvez-vous nous dire laquelle de vos traductions vous affectionnez en particulier?**

J'ai une préférence pour ma traduction de *Tonio Krüger* de Thomas Mann. J'apprécie évidemment toujours Malraux, et son roman *Espoir* continue à me réjouir. Je cherche toujours à trouver du temps en vue de traduire ce grand écrivain. J'aime également ses ouvrages qui portent sur l'art. je crois qu'il y a beaucoup à faire dans ce sens.

**R.H: Nous vous remercions cher maître, de nous avoir accordé cet entretien.**

Entretien réalisé par
Rouhollah HOSSEINI et
Massoud GHARDASHPOUR



# Mâni et le manichéisme
## sous la règne

L'histoire du manichéisme et de sa tradition s'étend du III^e au XV^e siècle, sans compter leurs résurgences modernes et mêmes contemporaines. Pendant douze siècles l'Eglise fondée par Mâni en Babylonie et les doctrines qu'elle a inspirées étendirent leur influence de la Chine à l'Espagne, à la France et aux différents pays de l'Europe occidentale, après avoir pénétré successivement dans de nombreuses provinces des Empires iranien, romain, musulman et byzantin.

Il n'est certes jamais simple pour un guide d'accomplir sa mission, surtout quand lui échoit la périlleuse charge de proclamer son message en un temps où les politiques de son pays ont décidé d'entreprendre ce qu'il convient d'appeler leur grand dessin. Mâni apparut au moment ou l'Iran tentait précisément de recouvrer dans le monde la place qu'il avait occupée sous la glorieuse dynastie des Achéménides. On n'avait pas oublié en Iran les gestes glorieuses de Cyrus, "roi de Babylone, roi des pays", et de Darius. Ils avaient porté les frontières de l'Empire à des limites jamais atteintes par la suite : au nord, la mer d'Aral, la Caspienne, la mer Noire et l'embouchure du Danube; au sud, le golfe Persique; à l'est au-delà de l'Oxus, jusqu'aux rives de l'Iaxarte (Syr Daria) et la vallée de l'Indes ; à l'ouest enfin, l'Egypte, jusqu'au désert de Libye.

Istakhr, dans le Fârs, région qui vit naître la lignée des Achéménides, fut le berceau des Sassanides. Dans cette ville fortifiée, toute proche de l'antique Persépolis de Darius, le légendaire Sassan veillait sur le Sanctuaire " d'Ardvi Sûra Anâhitâ ", (*haute, puissante, immaculée*). Le prestige d'Anâhitâ[1] rivalisait avec celui d'Ahura Mazda[2] et de Mithra[3]. Forte de cette prestigieuse ascendance, la nouvelle dynastie perse s'employa énergiquement en vue d'accomplir le grand destin qu'elle s'était fixée. Elle avait fermement décidée d'écarter sans états d'âme les gêneurs éventuels (Mâni, nous le verrons, fut considéré comme tel). Effort de centralisation et renforcement du pouvoir à l'intérieur, défense des frontières menacées, extension de l'Empire sur ses limites orientales d'abord, puis lutte victorieuse contre Rome, et enfin création d'une véritable religion d'Etat destinée à servir la cause de l'unité nationale ; tels furent les objectifs majeurs que s'étaient fixés les Sassanides du III^e siècle.

Témoin de la prodigieuse et rapide ascension de l'Iran en moins d'un demi-siècle, Mâni classait l'Empire de Babylone et de Perse parmi les quatre puissance impériale de son temps, les trois autres étant: l'Empire Romain, l'Empire des Axoumites, et l'Empire Chinois.

Pour ceux qui présidaient au dessin " impérial ", il importait que la religion prenne sa juste place dans l'édifice national.

Sous les Arsacides, le mazdéisme[4], sans être reconnu comme religion officielle, était demeuré la religion populaire de l'Iran. Le clergé-môbedhs, hêrbads-recruté dans l'inépuisable caste des Mages, n'avait droit à aucun privilège. Simple religion traditionnelle à l'époque des Arsacides, le mazdéisme allait devenir religion d'Etat sous les Sassanides.

Cependant ce ne fut guère Shâpûr qui, à l'image de son père Ardashir, éleva le mazdéisme au rang de religion d'Etat. Il semble bien que cette promotion se soit faite par



# e de la dynastie sassanide



étapes, à l'instigation d'une coterie de clergé en quête de reconnaissance et d'installation officielle. Il attendre les règnes de Hormizd 1er et surtout de Bahrâm 1er.

Kartêr, l'ancien hêrbad (à la fois *maître de connaissance* et simple prêtre du feu, premier échelon de la hiérarchie sacerdotale perse) expose ainsi sa promotion à la haute dignité de magupat (archimage, titre caractéristique de la hiérarchie proprement mazdéenne):

"Moi, Kartêr, le magupat, envers les dieux et Shârûr, Roi des rois, j'ai été soumis. "

Cette promotion marque les étapes de la restauration du mazdéisme et son établissement comme religion d'Etat dans la théocratie[5] sassanide.

Cependant, le prestige grandissant du grand mage Kartêr apportera son lot de drames. Et le haut dignitaire de l'Eglise établit de dire (tout en faisant état de son zèle inlassable et de ses services): "(...) les doctrines d'Ahriman et des démons, de l'Empire furent chassées ..., bouddhistes, brahmanes, nazaréens, maktaks, et zandigs (=Manichéens) dans l'Empire furent abattus. "

L'inscription de Kartêr mentionne ainsi avec précision les religions "étrangères " qui furent implacablement persécutés par la théocratie irano mazdéenne au cours du IIIe siècle. L'illustre magupat fournit du même coup un témoignage autorisé montrant à quel point l'Iran était devenu un creuset de civilisations, lieu d'influence mutuelle pour les diverses religions. C'est ce cadre géographique et humain qui servit de berceau au manichéisme.

Mâni était fils de Fatag (Babak) de la famille des Haskâniya. Sa mère se prénommait Méis ou Mar Mariam, de la famille des mazdéenne On rapporte que Mâni fut évêque de Qunâ. Son père, originaire de Hamadân (ancienne capitale de la Perse), vint s'installer en terre de

Babylonie et séjourna à al-Madain, au lieu dit Tisfûn qui abritait le temple des idoles. Mâni reçu de son père une éducation en accord avec les doctrines nazaréenne de son temps. Plus tard, Mâni abandonna sa communauté, et s'en alla, d'abord vers la capitale, Stésiphon (Tisfûn), puis, dès avant la fin du règne Mariam, au pays des indiens. Sans doute ce voyage se situe-t-il à l'époque ou Shâpûr lui-même occupait la vallée de l'Indus et se préparait à lancer ses armées à l'assaut du royaume de Kûchâns.

A la suite de ce voyage, Shâpûr, qui régnait désormais seul depuis la mort de son père, invita Mâni à se rendre à la cour. L'entrevue fut préparée par Fîrûz (Pirouz), le jeune Frère du Roi des rois. Cette rencontre est relatée par Ibn-an-Nadim dans son livre *Fihrist*:

" Mâni annonça sa doctrine à Fîrûz, frère de Shâpûr et fils Mariam Fîrûz l'introduisit donc auprès de son frère (…). Mâni gagna l'estime de Shâpûr, ce dernier oubliant qu'il y a peu, il avait songé à l'éliminer. Après leur rencontre, il fut saisi d'une crainte respectueuse et se réjouit de sa présence… "

Cette rencontre entre Mâni et le Chahanchâh peut être considéré comme la manifestation officielle de la nouvelle Religion. Mâni prétendait n'être animé par aucune ambition personnelle ; son unique souci étant l'établissement et la défense de sa doctrine.

Shâpûr accorda plusieurs entretiens à Mâni au cours desquels le penseur se chargea de son initiation. Néanmoins, il serait impropre de dire du Roi qu'il fut *converti*. En habile politique, il eut peut-être des raisons de penser que le manichéisme offrait, pour la réalisation de ses dessins, des avantages supérieurs à ceux du mazdéisme. La doctrine de Mâni était syncrétique[6] , ouverte aux grands courants religieux. A ce titre, le manichéisme permettait de pénétrer et de conquérir pacifiquement les empires voisins.

Quoi qu'il en fût de ses véritables sentiments vis-à-vis de la doctrine de Mâni, il semble bien que Shâpûr resta fidèle à ses promesses. C'est du moins ce que soutient Mâni lui-même " (…) tu as devant toi les preuves que le roi Shâpûr a fait preuve de délicatesse à mon encontre, il a pris soin de moi. Pour preuve, également, les lettres qu'il a écrites… "

On sait déjà que la chronologie établie pour rendre compte des dernières années du règne de Shâpûr et des règnes respectifs de ses deux fils est incertaine. Hormizid, l'aîné, semble avoir accordé à Mâni la même bienveillance que celle dont il bénéficiait du temps de son père. Mais lorsque Bahram 1er monta sur le trône, rapidement, la situation évolua.

Depuis longtemps en effet le clan des Mages regardait d'un mauvais oeil la faveur dont jouissait Mâni, guettant le lieu et l'endroit propices en vue de son élimination et du rétablissement du mazdéisme comme Eglise d'Etat. S'il est vrai que Shâpûr a su utiliser le manichéisme comme cheval de Troie pour s'emparer des empires rivaux, Bahram 1er aura été, pour sa part, plus sensible aux arguments développés par Kartêr. Déjà promu au rang de magupat, il ne devait pas tarder à faire admettre par le Roi l'avantage que tirerait l'Etat d'une unification autour du culte traditionnel ; de le mettre en garde, par ailleurs, face au danger encouru par l'Iran, s'il continuait à tolérer l'influence dissolvante des religions étrangères. Cette attitude politique était parfaitement logique. Un scénario fut alors imaginé par le grand Roi et son tout puissant môbedh. Le projet sera mis en application au cours





d'un voyage de Mâni dans sa Babylonie natale.

Voici pour finir l'essentiel du récit de la mise à mort du penseur. Sommé de se rendre immédiatement à la résidence royale, Mâni se met en route à destination de gundeshâpûr. Son arrivée ne laisse personne indifférent, ce qui une fois de plus irrite fortement les Mages. Ceux-ci engagent immédiatement les formalités d'une mise en accusation de Mâni devant le roi. Or c'est jour de chasse, et le roi est tout à la dégustation de son gibier. Sitôt le repas fini, Bahram 1$^{er}$ va jusqu'à la porte du palais où se tient Mâni, accompagné par le pontife d'Ohrmazd. Il interpelle le philosophe en ces terme:" Tu n'es pas le bien venu!". Et Mâni de répondre: " Quel est donc mon tort? ". Et le roi de dire: " Eh! A quoi es-tu bon, puisque tu ne vas ni au combat ni à la chasse? Mais peut-être a-t-on besoin de toi pour jouer au savant ou au guérisseur! Même cela, tu en es incapable!.. "

Sans doute Bahrâm reproche-t-il à Mâni d'avoir condamné tout acte de violence qui répandrait le sang et causerait la mort, en négligeant parallèlement son rôle de guérisseur à la cour.

On le couvre alors de chaînes: autour du cou et des bras; on lui met les fers aux pieds avant de l'abandonner à la merci d'une bande de gaillards, et d'être pour finir jeté en prison. Mâni entre dans la nuit du cachot pour n'en plus ressortir de son vivant.

Ainsi se clôt l'existence charnelle du penseur persan, tandis que sa doctrine, aujourd'hui encore, reste d'actualité.


**Bibliographie**:

1.François Decret, Mâni et la tradition manichéenne, Ed. Seuil, col. Maîtres spirituels.

2.Le petit Larousse compact 2002.


---

1.Anâhitâ: Déesse mère antérieur au mazdéisme (représentée avec un ventre bombé) l'équivalent de Vénus chez les Romains.

2. Ahura Mazda (ORMUZD): dieu suprême, créateur et principe du Bien dans le mazdéisme.

3. Mithra: Dieu de l'Iran ancien. Mithra était représenté coiffé d'un bonnet phrygien et sacrifiant un taureau (taurobole). L'initiation au culte de Mithra comprenait sept degrés, des banquets sacrés et des sacrifices d'animaux. Ce culte rivalisa un temps avec le Christianisme.

4.Mazdéisme: Religion de l'Iran ancien, réformée, au VII$^{e}$ s. av J.C par Zarathoustra. Le Mazdéisme est une religion dualiste: le monde est le théâtre d'une lutte opposant le principe du Mal (Ahriman) et le principe du Bien (Ahura Mazda), le triomphe final étant censé revenir à ce dernier. Le livre sacré du Mazdéisme est mazdéenne (Syn.: Zoroastrisme).

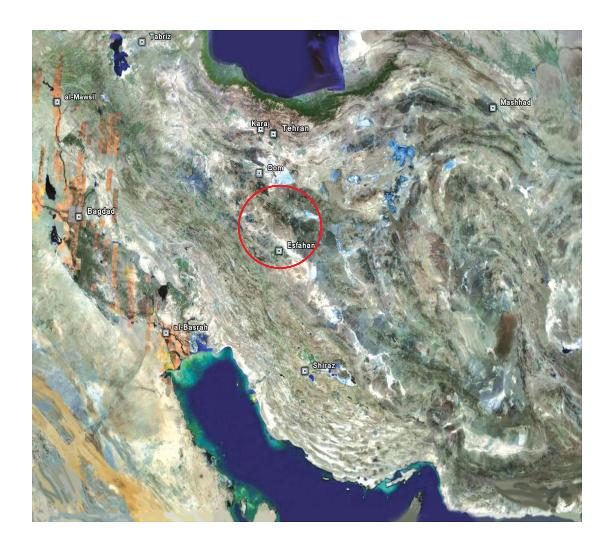
5. Théocratie: Régime politique dans lequel le pouvoir est considéré comme venant directement de Dieu, et exercé par ceux qui sont investis de l'autorité religieuse.

6.Syncrétisme: système philosophique ou religieux qui tend à faire fusionner plusieurs doctrines différentes.

Tahmineh CHAYBANI

# Le Lac de Sel

Que représente pour un non spécialiste, outre l'espoir de localiser l'emplacement exact, au millimètre près, d'un point sur une feuille également millimétrée, l'indication d'une coordonnée espace-temps. Rien, pour ceux d'entre nous qui ont cessé de pratiquer le haut langage des chiffres. Rien, sinon un lointain souvenir de cliquetis de calculette et de froissement fâché de feuilles destinées à la corbeille à papier. Cette image incontournable de nos passés d'écolier est cependant revenue me visiter dans un lieu des plus improbables… *a priori* improbable. Ce lieu n'a pas de nom, et c'est justice. Depuis je l'appelle " temps" de son prénom "espace". Pourtant à des années lumières de la plus élémentaire des équations mathématiques, ce lieu-dit suscite immédiatement chez le spectateur le mot de “coordonnée” (du moins pour ce qui me concerne) mot garde-fou comme peuvent l'être les mathématiques, et si peu, la métaphysique, quand elle jongle avec les concepts d'espace et de temps. Me tenant debout sur ce sol familier que je n'avais jamais vu (ce qui vous inspire de l'amour est toujours familier) je me suis surpris à rêver d'abscisses et d'ordonnées, d'un point fixe, d'un centre. Ce fut bref, fulgurant, et bien peu scientifique.




Debout au milieu de nulle part, le sourire fraternel que j'aime le plus au monde m'a tiré hors de moi-même.

Alors le lieu m'est réapparu, comme au moment de notre arrivée, splendide et plat à n'en plus finir. Un sol sans nom, qui répond au goûteux nom de " Lac salé ", ou " Lac de Sel ". Jadis il fut une mer. Puis il devint lac, avant que l'eau ne se retire, en abandonnant ses précieux cristaux qui forment aujourd'hui une nappe compacte, un blanc revêtement qui couvre de toute sa superficie, l'ouest du grand Kévir iranien. Là, toujours j'aimerais que ma route commence et finisse par le Kévir, immense contenant qui déborde sur sa périphérie ; vers la très Sainte Qom, la plaine de Varamin, Guarmsar, au nord ouest et au nord; à l'extrême est également, sur Eshg Abad la bien nommée ; vers Aran-et-Bidgol enfin, à l'ouest du grand Lac, " dernière étape avant la soif " me suis-je dis en tâtant ma gourde, bien à l'abris dans notre 4x 4 à toute épreuve (même piètrement vécue, l'aventure reste l'aventure). Nous allions vers le grand Lac. Aran-et-Bidgol constituait notre avant dernière "escale". Auparavant, nous avions longé " Hoz-é-Soltan" autre lac salé que nos compatriotes continuent de confondre avec le Lac de notre récit. La vue de cet échantillon de lac ne manqua cependant pas de m'enchanter. J'étais le seul membre de l'équipée à ne m'être jamais

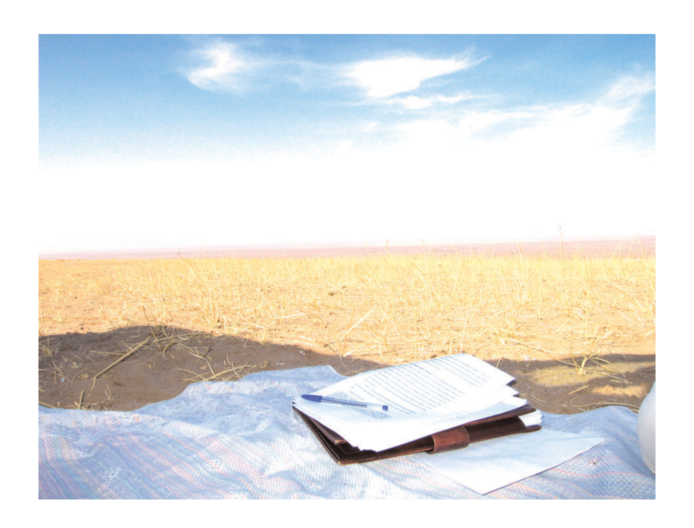


# L'autre Grand blanc



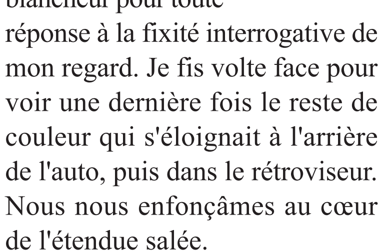
aventuré au cœur du Kévir, et " Hoz-é-Soltan" m'apparu (l'absence d'éléments de comparaison aidant) telle une immense plaine enneigée. Nonchalamment, nous traversâmes Kashan, puis, Aran-et-Bidgol. Déjà, la petite ville nous sembla minuscule, tellement ses limites semblaient se confondre avec la désormais franche vacuité du paysage ; tout d'abord rocailleux, buissonneux, montagneux par endroit et donc sinueux, le décors se métamorphosait sensiblement sous nos yeux. Peu à peu les rêches sinuosités cédèrent la place au galbe des dunes de sable fin. Nous longeâmes l'antique fort de Marandjab (un des derniers vestiges de la très romanesque Route de la Soie) avant de quitter les sentiers battus, et mettre ainsi nos quatre roues motrices à rude épreuve. Nous quittâmes notre véhicule. Il était temps pour nous de recevoir nos premières "bouffées" d'espace en plein visage. "Quel immense tapis de prière" pensais-je en laissant défiler dans ma tête une incontrôlable suite d'images, certaines véritablement inspirées par la majesté de l'endroit, d'autres glanées machinalement parmi les innombrables clichés cinématographiques qui encombrent encore et à jamais ma (nos ?) mémoire(s). Je voulais authentifier mes sensations par associations d'idées. J'eu soudain la désagréable impression d'être un voyageur du dimanche, un touriste en quête de "déjà vu". L'arrivée d'un troupeau de chameau accentua cette sensation. Ils me firent irrésistiblement penser, compte non tenu de leur sauvage nudité, aux quadrupèdes des péplums américains (Laurence d'Arabie en tête). Ces ridicules lieux communs de mon esprit stéréotypé de citadin me quittèrent néanmoins rapidement, dès que mes camarades se mirent à





encercler méthodiquement le troupeau. Perplexes, les bêtes se dispersèrent, ou du moins tentèrent de se disperser, provoquant ainsi, à n'en pas douter, un désordre jamais vu de mémoire de chameau, du moins dans les environs. Je me mêlais au jeu. Je caressais le juvénile espoir de chevaucher quelques instants l'une de ces montures si peu coopératives. Quand à mes camarades, ils avaient la certitude d'y parvenir. Très vite désillusionnés, nous retournâmes vers notre auto qui nous ramena docilement vers notre tronçon de route, à destination de l'horizon…

En effet l'horizon, car soudain nous vîmes devant nous (moi ébahi, mes camarades satisfaits) une surface plane qui s'étirait jusqu'à l'extrême pointe de notre regard, jusqu'à l'horizon (cet infini des empiristes) ai-je dis. Nous entrâmes dans le panorama en suivant le tracé boueux laissé par nos rares prédécesseurs. Le paysage défilait à droite et à gauche du véhicule. Le sol terreux perdait lentement ses nuances de marron: marron foncé, marron clair, marron clair strié de blanc, et soudain, une irruption de blanc. Misère et candeur du sol ; de la blancheur pour toute réponse à la fixité interrogative de mon regard. Je fis volte face pour voir une dernière fois le reste de couleur qui s'éloignait à l'arrière de l'auto, puis dans le rétroviseur. Nous nous enfonçâmes au cœur de l'étendue salée.



Plus une once de couleur ne vint dès lors défaire l'uniformité lunaire du décor qui n'en finissait pas de s'ouvrir devant notre pare-brise. Lancé à toute allure, nous





Photos réalisées par Siamak ESFANDI, Pouya SALAMI, Houman MOSTOFI



déchirions la perspective. Une fois de plus des images familières me submergèrent et j'eus l'impression d'être en présence d'une image dynamique, modélisée et visible à travers un large écran d'ordinateur: sur le pare-brise avant, au centre de l'écran, une surface blanche se matérialisait pour immédiatement se dissoudre sur les rebords, se re-matérialisant sur les vitres latérales, avant de s'en aller dans notre dos sous la forme d'un tableau fuyant. Notre navigateur freina subitement et l'auto cessa son embardée. Je fus le dernier à poser pied sur le sol craquelé. Les cristaux de sel faisaient miroiter le sol ; la lumière dévorait l'air. Le revêtement salé crissait sous nos pas. L'abscisse et l'ordonnée se démultiplièrent. Je tournais le dos à mes camarades pour perdre définitivement le nord. Le pur espace l'emporta sur l'espace mesurable. Une violente pulsion de vie me submergea ; un rire jaillit hors de mes poumons, se cogna contre l'aluminium de l'auto et fut saisit au vol et restitué par mes compagnons. Miracle du lieu, à peine articulés, les sons se dispersaient dans l'univers (ou bien se dissolvaient prosaïquement dans l'atmosphère). Nous restâmes longtemps assis sur le sel, en silence, pensifs, un peu ridicule je dois dire. De piteux Magelans sur un océan sans eau, sur un sol paradoxal, compact comme du granit et friable comme du calcaire. Piteux je me sentais, comme ignoré par la majesté du cadre qui nous annulait moi et mes frères, tandis que je persistais dans ma posture inadéquate et anachronique d'explorateur en mal de découverte. Content j'étais néanmoins, heureux même, que dis-je, enthousiaste, d'avoir pu admirer, l'incroyable Lac de Sel.

Le soleil baissait. Nous reprîmes alors le chemin du retour. Nous traversâmes une second fois le paysage (maintenant crépusculaire) Nous regagnâmes bientôt le monde de la substance; notre lieu d'origine: la grande ville, l'immense métropole, un autre temps, un autre espace.

Paix au temps…paix à l'espace.

Esfandiar ESFANDI

# L'Iran sous l'objectif d'une photographe suisse

Amandiers à Niesht

Jacqueline Mirsadeghi, originaire de la ville de Bienne, en Suisse, est photographe de profession. En 1992, elle s'installe en Iran, en compagnie de son mari et de ses deux enfants(Leila, alors âgée de 3 ans et demi, Madjid 2 ans.) Depuis, elle a publié ses photos sur la nature et l'architecture traditionnelle de notre pays dans plusieurs éditions et revues iraniennes et étrangères. Aujourd'hui, elle partage son temps entre la Suisse, où ses enfants poursuivent leurs études universitaires et l'Iran auquel elle se sent très attachée. Elle nous a confié son carnet de voyage dans lequel nous avons eu l'agréable surprise de découvrir des récits touchants dont les descriptions sont aussi captivantes que ses photos.

A son arrivée en Iran, Jacqueline a 30 ans. Elle passe d'abord trois ans à Téhéran, dans la cité d'Ekbatan. Puis, la famille décide de s'établir dans la périphérie de Saveh, une région arboricole réputée pour ses savoureuses grenades. Avec enthousiasme et minutie, elle a construit une charmante petite maison qui s'inspire de l'architecture traditionnelle des habitations du désert. Sa première lettre écrite trois semaines après son arrivée commence ainsi :

*Chers amis,*

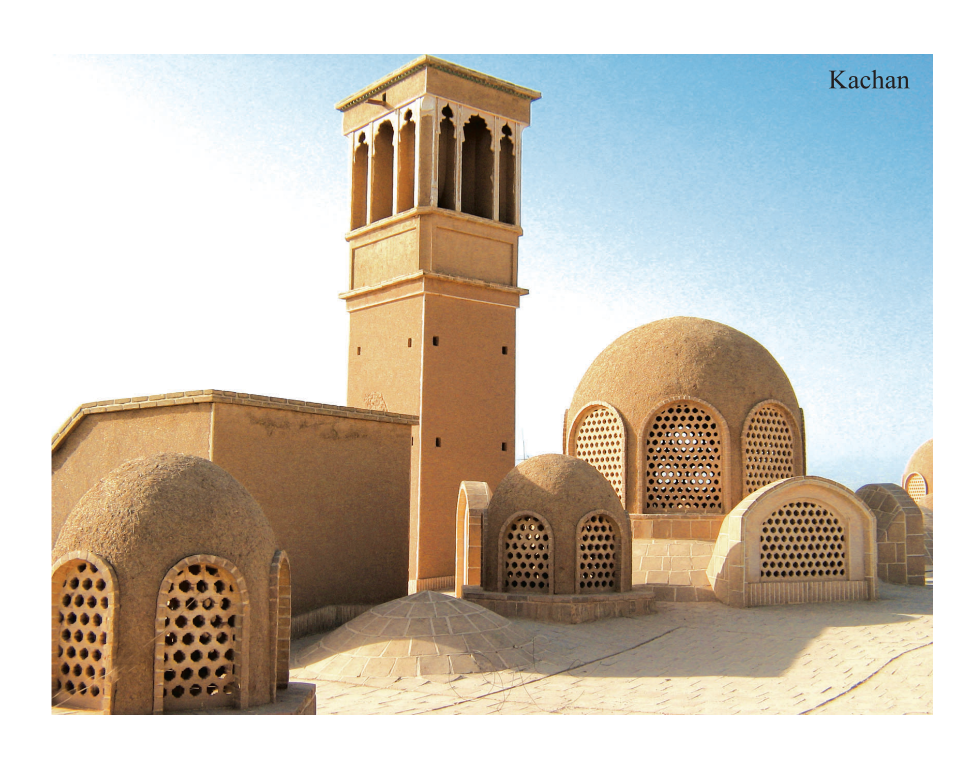
*Comme je vous avais promis à chacun une " lettre persane ", je profite de l'occasion pour vous envoyer une lettre collective.*

Il nous est aisé d'imaginer la curiosité et l'inquiétude de la famille et des proches d'une européenne émigrant dans un pays si souvent présenté comme dangereux et hostile. Toutefois, les témoignages intimes et réalistes de Jacqueline viennent démentir les idées reçues et calmer leurs inquiétudes. Sa précision et sa franchise imposent le respect. Elle décrit l'ambiance de la cité d'Ekbatan à Téhéran, les vergers de Saveh, la ville sainte de Mashad et le mausolée de l'Emam Rezâ, relate son voyage à Yazd, parle de nos us et coutumes, et... On découvre un regard parfois étonné, amusé, mais toujours intéressé. "La Revue de Téhéran" vous propose des extraits de ces récits. Ils nous permettent de voir notre pays et notre mentalité à travers les yeux d'une européenne qui apprivoise la vie quotidienne en Iran.

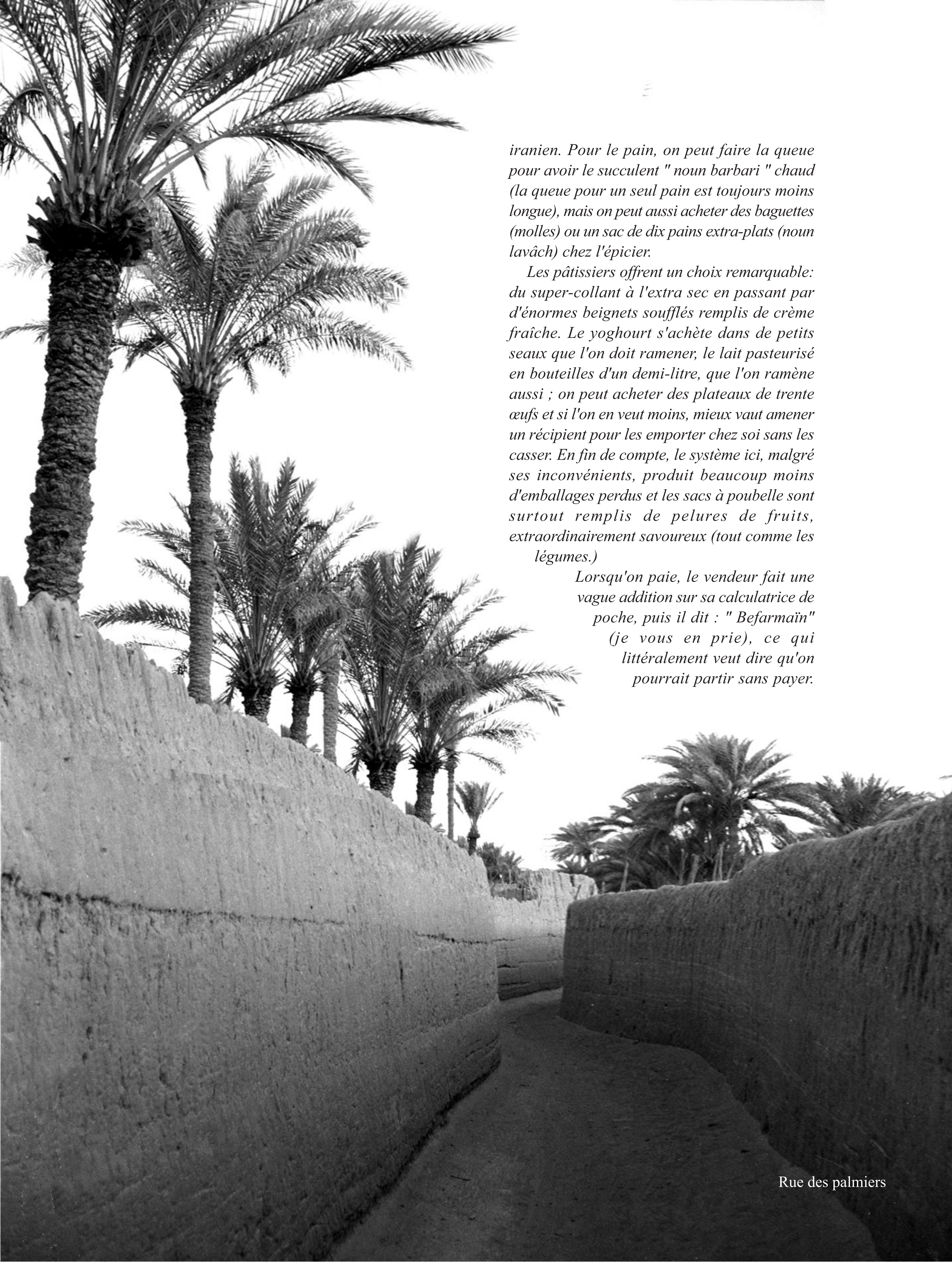
*" Trois semaines après notre*

*arrivée, nous pouvons enfin emménagé dans notre appartement, situé au 9ème étage, avec vue sur les montagnes. Un seul inconvénient: en Iran, c'est le nouveau locataire qui s'occupe de nettoyer les détritus de son prédécesseur !*

*Notre appartement se trouve à Ekbatan, situé à l'ouest de Téhéran, près de l'aéroport ; cette " cité nouvelle " de 150 000 habitants, est formée de deux longues et spacieuses rangées de bloc en béton, heureusement agrémentées d'allées d'arbres, de parterres de fleurs et de beaucoup d'espace. Mais le grand avantage d'Ekbâtan, c'est surtout un vaste réseau de galeries marchandes où l'on trouve presque tout. Pour faire les courses, il vaut mieux prendre son temps; à part quelques "supermarchés ", qui sont en fait de grosses épiceries qui occupent deux échoppes au lieu d'une, on doit quand même passer la porte d'à côté pour acheter ses légumes (toujours en grandes quantités.) Chez le boucher, Leila a eu un fou rire en voyant parmi les gros morceaux de viande, deux têtes de moutons chauves qui la regardaient d'un œil glauque ; le charcutier vend des petites saucisses de bœuf délicieuses au mètre. Le poissonnier étale d'énormes spécimens de la Mer Caspienne et le vendeur de glaces fait cuire, chaque jour, dans un énorme chaudron du Ach Rechte, une sorte de soupe aux nouilles et légumineuses que les clients dégustent devant sa porte, au milieu de bols de poissons rouges que l'on achète pour le Nouvel An*


Kachan


Dépôt de grenades



*iranien. Pour le pain, on peut faire la queue pour avoir le succulent " noun barbari " chaud (la queue pour un seul pain est toujours moins longue), mais on peut aussi acheter des baguettes (molles) ou un sac de dix pains extra-plats (noun lavâch) chez l'épicier.*

*Les pâtissiers offrent un choix remarquable: du super-collant à l'extra sec en passant par d'énormes beignets soufflés remplis de crème fraîche. Le yoghourt s'achète dans de petits seaux que l'on doit ramener, le lait pasteurisé en bouteilles d'un demi-litre, que l'on ramène aussi ; on peut acheter des plateaux de trente œufs et si l'on en veut moins, mieux vaut amener un récipient pour les emporter chez soi sans les casser. En fin de compte, le système ici, malgré ses inconvénients, produit beaucoup moins d'emballages perdus et les sacs à poubelle sont surtout remplis de pelures de fruits, extraordinairement savoureux (tout comme les légumes.)*

*Lorsqu'on paie, le vendeur fait une vague addition sur sa calculatrice de poche, puis il dit : " Befarmaïn" (je vous en prie), ce qui littéralement veut dire qu'on pourrait partir sans payer.*

Rue des palmiers


Tapis sous le soleil

*Cette offre fait partie du délectable code des civilités (ou ta'arof) que les Iraniens aiment utiliser en toutes occasions. De tels ta'arofs, répétés plusieurs fois, sont sincères, les autres font partie de la vaste panoplie de politesses persanes (qui disparaissent totalement lorsque les Iraniens sont derrière le volant de leur voiture !) Au téléphone, lorsqu'un interlocuteur s'annonce, il dit d'abord : " Comment allez-vous ? et puis, littéralement, " Ne soyez pas fatigué ", et après il dit son nom…*

*La saison, la date et la météo locale sont des détails qui n'échappent pas aux yeux de cette photographe. Chaque lettre se termine dans ce style :*

*…Pour le moment, nous subissons les sautes d'humeur du printemps iranien, un mélange de pluie, de chaleur, d'orages et de vent et le thermomètre ne sait plus où donner de la tête ! (les températures aujourd'hui à Téhéran : 20; hier: 27. La ville la plus chaude: Abadan, 33; la ville la plus froide: Kuhrang, - 5.)*

*A tous, nos meilleures pensées, à bientôt et Khodâhâfez, khodâ negah dâr.*

*Le 25 Farvardin 1371*
*Ou si vous y perdez votre persan*
*Le 14 avril 1992*

Jacqueline MIRSADEGHI


Maison des Abbâssis

# Pour la pérennité du

Le bazar iranien fut, depuis toujours, un haut lieu de l'identité culturelle et de l'économie nationale. Il a également joué un rôle actif dans les fluctuations sociales et politiques iraniennes. Il faut en outre ajouter que les Etats-Unis et l'Europe font actuellement preuve d'un intérêt grandissant pour l'établissement et le développement de modèles commerciaux corporatistes proches (toute proportion gardée) du modèle iranien. Il nous est donc paru utile de relayer certaines informations relatives à la situation actuelle du bazar.

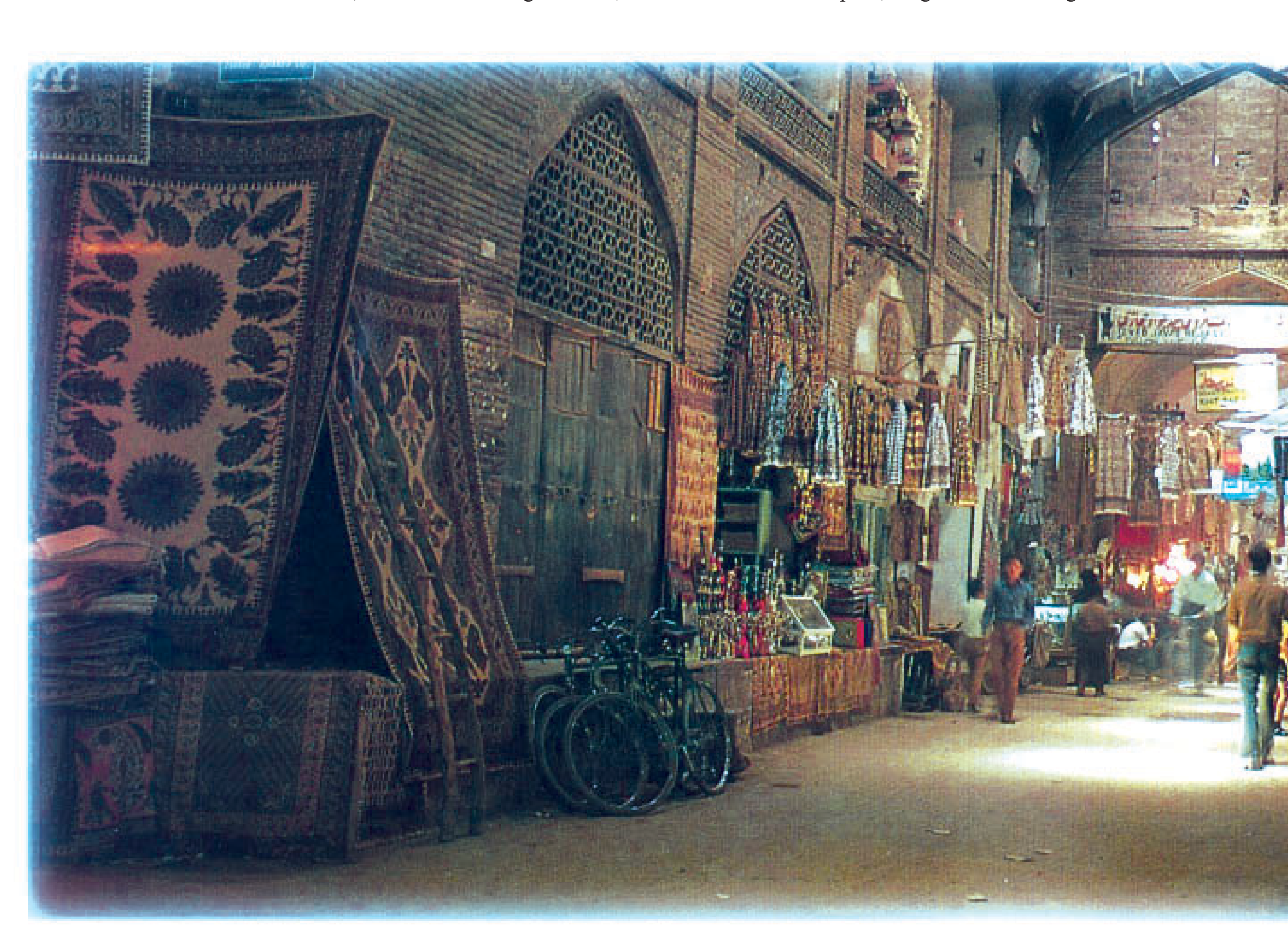
Le professeur Mohammad Hossein Zia Tavana, de l'université Shahid Beheshti, titulaire d'un doctorat de géographie obtenu en Allemagne, et auteur d'une thèse importante sur les bazars iraniens, nous a éclairé sur ce sujet, au cours d'une interview accordée à notre service de presse.

Quel a été votre parcours de chercheur jusqu'à présent, et comment se fait-il que vous vous soyez intéressé aux bazars traditionnels iraniens?

Nous effectuions, avec quelques chercheurs allemands, des recherches sur les particularités géologiques et géographiques de la province de Zâbol, dans la région du Sistan. On travaillait également, et d'une manière générale, sur les écosystèmes naturels de la région.

Toujours pour ce qui concerne cette région du Sistân, j'ai eu l'occasion de travailler de manière approfondie sur les particularités et l'évolution du système agricole. C'est lors de ces études que j'ai réalisé l'importance du rôle des villes dans le développement de ces régions, bien que les caractéristiques de la ville de Zâbol ne soient pas celles d'une ville orientale et islamique.

C'est à cette époque que le bazar Gheisarié de la ville de Lâr commença à attirer mon attention. Etant moi-même du côté de mon père, originaire de la région du



# vieux bazar iranien

Lorestân iranien, je fus tout naturellement conduit à faire une étude détaillée du bazar Gheisarié de Lâr. Il faut dire aussi que mes études se prêtaient assez facilement à ce genre de recherche.

En 1380, je terminais une étude générale sur le vaste sujet de "la ville orientale islamique". Je pense que mes recherches sur le sujet se sont avérées utiles aux chercheurs iraniens et étrangers. J'ai ensuite continué dans ce sens, en engageant des recherches sur les bazars de Shirâz, d' Ispahan, de Bokhârâ et de Samarkand, qui m'ont valu d'être récompensé par le ministère de la culture.

Quelles sont à votre avis, les particularités du bazar iranien, ses points communs et ses différences avec les centres commerciaux ordinaires ?

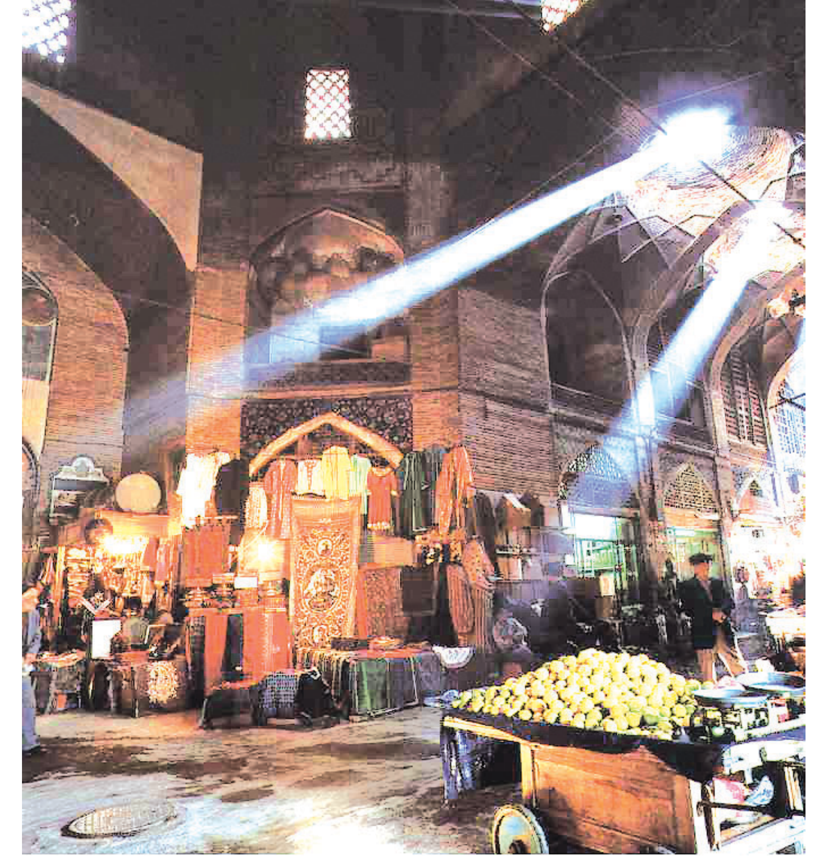
Le bazar d'une ville orientale islamique comprend certaines spécificités historiques. D'aucuns considèrent que certaines des particularités du bazar iranien datent de l'époque préislamique; que le bazar avait déjà, bien avant l'islam, un rôle bien défini dans les plus anciennes régions de la Perse. Dans la ville d'Our, vieille de plus de quatre mille ans, et proche de l'Euphrate en Irak, il existe des indices, des parchemins, qui font remonter l'existence des bazars à une époque lointaine. Dans le passé, le bazar était l'élément qui donnait à la ville sa raison d'être; il constituait aussi une plate-forme politique, économique et sociale, en relation directe avec l'évolution culturelle de la ville; d'une certaine manière, des décisions y étaient prises, au sujet de l'avenir politique, économique, et social de la ville, qui avaient un impact réel sur l'ensemble de la société.

Le bazar et ses commerçants étaient très influents. C'est encore le cas aujourd'hui. Le bazar a conservé ce rôle traditionnel de vecteur décisionnel en matière de politique et d'économie, au Moyen-Orient et en Afrique du nord.

Quelles sont les particularités du bazar traditionnel et ses différences avec ce que nous appelons encore aujourd'hui le bazar?

Le bazar est intrinsèque à la ville dont l'existence dépend de la présence d'un centre économique. Il constitue par ailleurs un instrument de pouvoir, un lieu d'infiltration pour les autorités et pour le gouvernement. Ce sont ces derniers qui permettent et ensuite favorisent son expansion. Le meilleur exemple remonte à l'époque des Séfévides, quand Ispahan était la capitale du pays. C'est à cette époque que des bazars comme les bazars de "Tchahar-sou" ou de "Gheirsarié" furent construits pour assurer la survie économique de la ville et du pays. Ils devinrent d'importants vecteurs de modernisation à l'époque des Qadjars, mais aussi,





et encore plus, à l'époque des Pahlavis. Le bazar n'était pas directement lié aux activités du pouvoir, ce qui a permis malgré tout de limiter son pouvoir économique par la création, par exemple, de passages commerciaux et de magasins dans le reste de la ville.

Le bazar traditionnel est, par définition, inadapté au monde moderne, bien qu'il ait malgré tout consenti à composer avec les nouvelles données sociales, culturelles et politiques du monde d'aujourd'hui.

**Comment peut-on définir le nouveau rôle du bazar ?**

Cette évolution concerne les nouvelles activités économiques à l'intérieur du pays, les transactions directes avec l'étranger, le contrôle et la résolution des problèmes de distribution, de production et des services.

Par exemple, beaucoup de grands commerçants jouent encore un rôle important de relais entre le secteur de la production et le marché (les usines et les centres de productions agricoles). Le secteur des échanges et de l'exportation est aussi en partie géré par le bazar.

Notons qu'en donnant au bazar un rôle prédominant après la révolution, le pouvoir à tenu compte des relations historiques que celui-ci entretenait avec la religion.

**Quels sont à votre avis les éléments essentiels qui ont contribué à la formation et au prestige du bazar ? Est-ce que ces éléments sont les mêmes que par le passé?**

Les facteurs traditionnels ont perdu de leur importance, surtout pour ce qui est du processus de modernisation. L'apparition spontanée des corporations professionnelles en est un exemple. Des expressions traditionnelles comme "malik o tojar" (le "Roi des commerçants"), qui faisaient entre autres le prestige du bazar, n'existent plus aujourd'hui. Le personnage lui-même a disparu, en même temps que l'expression, et s'il existe encore sous une certaine forme, son influence reste négligeable. Il s'agissait d'un individu reconnu par les grands commerçants, et qui avait le contrôle des activités de cette corporation. Parfois même, il contrôlait les activités du bazar dans son ensemble.

Ce système existe aujourd'hui dans l'institution des Chambres de commerce qui peuvent se prévaloir d'une certaine autorité au niveau national, sans influer sur le bazar. Actuellement, se développent au sein du bazar, des structures inédites, adaptées aux nouvelles données économiques et sociales, qui ne parviennent cependant pas à garantir la solidité et l'unité de l'ensemble.

**Beaucoup de gens sont indifférents au côté traditionnel et culturel du bazar. Quelles en sont les raisons et comment envisagez-vous une éventuelle réconciliation?**

C'est une question très importante mais la réponse n'est pas facile à formuler. Depuis une centaine d'années, aux alentours des villes orientales islamiques, les éléments traditionnels et populaires ont subi de grandes transformations, et dans certains cas, ont même littéralement disparu. Ces éléments dépendent directement de la situation sociale. Cette relation bilatérale d'indifférence ou de réconciliation, doit être envisagée sous un double aspect.

Une relation traditionnelle existe encore entre les gens et le bazar. On entend souvent dire que le bazar procure, encore aujourd'hui, des produits moins chers et plus accessibles; et c'est un fait, le bazar offre aux clients des rabais et une plus large palette de produits.

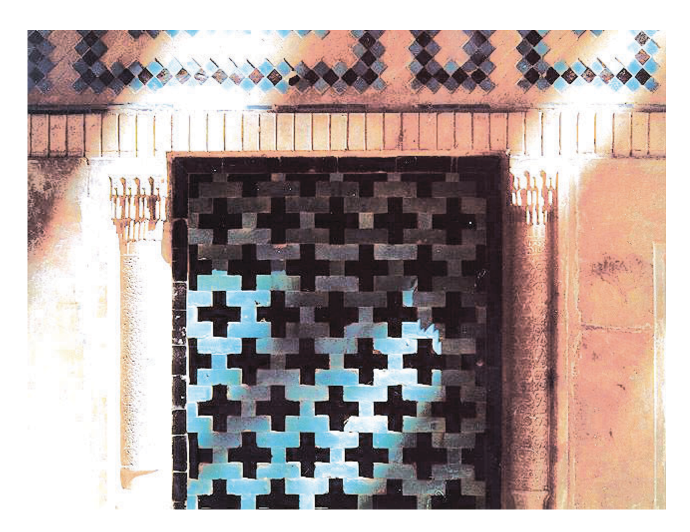
Il faut garder à l'esprit que les "passages "en Europe ou les centres commerciaux américains

ou canadiens fonctionnent sur le même principe que le bazar iranien. C'est l'idée qui ressort des études et des recherches que j'ai pu mener sur le sujet, et dont les résultats sont édifiants. Figura, ambassadeur d'Espagne à la cour du roi Abbas et chercheur réputé, prétendait que les bazars traditionnels iraniens étaient tellement vastes et prospères qu'il était normal qu'ils puissent inspirer les étrangers. Ce fut le cas pour la création des" passages commerciaux": des magasins proposant un même type d'activité ou de produits étaient regroupés dans un même lieu; ce qui encourageait la concurrence et permettait de proposer de meilleurs prix aux clients. Il faut dire que le goût pour la modernité et le luxe est aujourd'hui visible dans la conception des luxueux magasins du centre ville, qui offrent à leur clientèle le sentiment d'avoir affaire à des produits de qualité (qui augmentent le prestige social) supérieurs aux produits achetés au bazar. Malgré tout, ce dernier a conservé sa potentialité économique, mais il incombe aux responsables de ne pas omettre de le restaurer, tout en respectant sa mécanique (économique et sociale) traditionnelle, et son architecture d'origine.

Est-ce qu'une solution intermédiaire entre le bazar traditionnel et moderne, tant du point de vue instrumental qu'esthétique reste envisageable?

Lord Krezn, un des puissants ministres anglais de l'époque des Qadjars écrivait : "L'Iran est un pays où le possible devient impossible et où l'impossible devient possible." La solution se trouve dans la conciliation des éléments externes et internes. La constitution traditionnelle du bazar s'est affaiblie. Les commerçants avaient des convictions humaines et religieuses qui remontaient très loin dans le passé; ils faisaient très souvent partie de la classe des érudits, comme Attar de Néichabour. Leurs collègues d'aujourd'hui ne montrent pas un grand intérêt pour les traditions, d'où qu'elles viennent, et quelles qu'elles soient. Une partie des revenus du bazar doit être réinvestie pour la création de capitaux nouveaux; dans le système capitaliste, vous le savez, on remet sur le marché les revenus obtenus dans des conditions favorables, dans l'espoir de toucher des intérêts conséquents. C'est un des rouages du système capitaliste et bon nombre de commerçants et de propriétaires d'usines, entre autres, désirent reprendre en main leurs capitaux dans les plus brefs délais avec des bénéfices substantiels. C'est une méthode nouvelle qui n'était pas pratiquée auparavant. Une partie des revenus du bazar était destinée au bazar et à la construction de relais pour les voyageurs. Les revenus sont aujourd'hui consacrés à la construction de "passages", à des transactions de terrains et à l'achat d'actions. De plus, les commerçants du bazar sont





faciliter l'utilisation des lieux de passage, et pour permettre aux utilisateurs et aux visiteurs de prendre plaisir au contact de l'architecture du lieu. Il faut souhaiter que le bazar réussisse sa métamorphose et qu'il devienne performant au regard des exigences de l'économie moderne.

souvent multicartes. Ils ont d'autres occupations professionnelles en dehors du bazar; des occupations qui peuvent s'avérer nuisibles au fonctionnement même du lieu. Les responsables devraient, à mon avis, prêter plus d'attention au fonctionnement de cette structure traditionnelle.

A votre avis quels sont les aspects de cette structure traditionnelle qui sont restés ignorés et devraient faire l'objet de recherches plus approfondies et plus étendues ?

Certains impératifs politiques et économiques faussent dans ce domaine les statistiques, et donc, la lecture des statistiques. Il est nécessaire de développer en premier lieu un sentiment de confiance qui faciliterait les recherches scientifiques relatives au bazar comme lieu et comme système économique et social. Si les conditions d'exploitation s'améliorent, le progrès sera assuré. Dans le cas contraire, de réels problèmes nous guettent. Par conséquent, pour aller dans le sens d'une amélioration des conditions actuelles de fonctionnement, il est nécessaire d'y réfléchir de manière constructive. Il faut ensuite très vite se préoccuper de la rénovation des anciennes structures pour

C'est donc aux services de l'Organisation du Patrimoine de s'occuper du maintien de ces structures traditionnelles ?

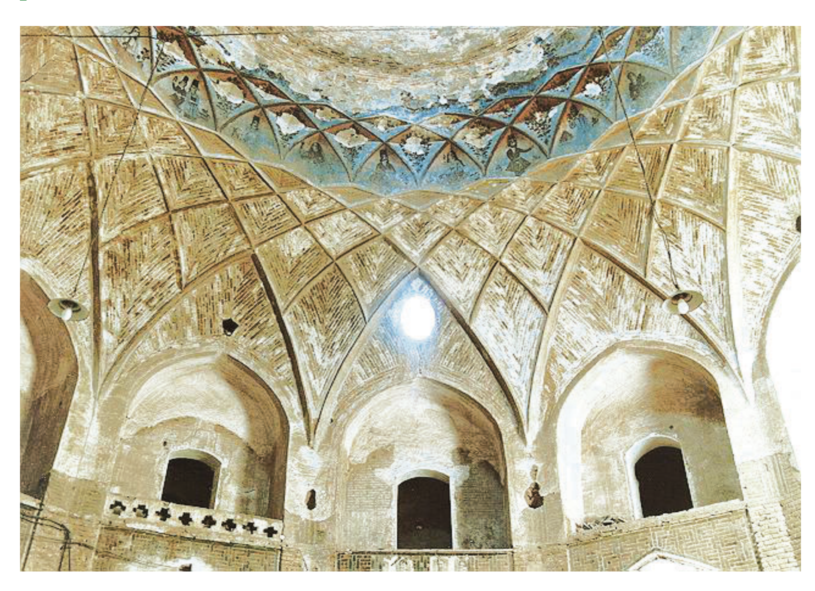
Bien sûr, c'est évident. Il faut envisager une collaboration élargie pour venir à bout de cet immense travail. Prenez par exemple le cas de la place Jahan Nama. Comment expliquer qu'on ait pu délivrer des permis de construire aux alentours de cette place historique; alors que l'Unesco l'avait classée patrimoine culturel mondial? Vous voyez? Nous avons véritablement affaire à des problèmes de fond.

En tant que chercheur et professeur à l'université, qu'attendez-vous des responsables et de la société, en ce qui concerne les structures traditionnelles comme celles du bazar?

Je souhaite que les organismes responsables travaillent et agissent avec plus de fermeté dans le but de mieux protéger notre patrimoine culturel. Je souhaite également que mes compatriotes continuent, de manière concertée, à valoriser leur identité culturelle nationale en évitant autant que faire se peut, le piège de l'occidentalisation.

Entretien réalisé par Ali NAJMI
Service de presse de L'Organisation Iranienne du Patrimoine Culturel

Traduit par
Maryam DEVOLDER



# Rudaki

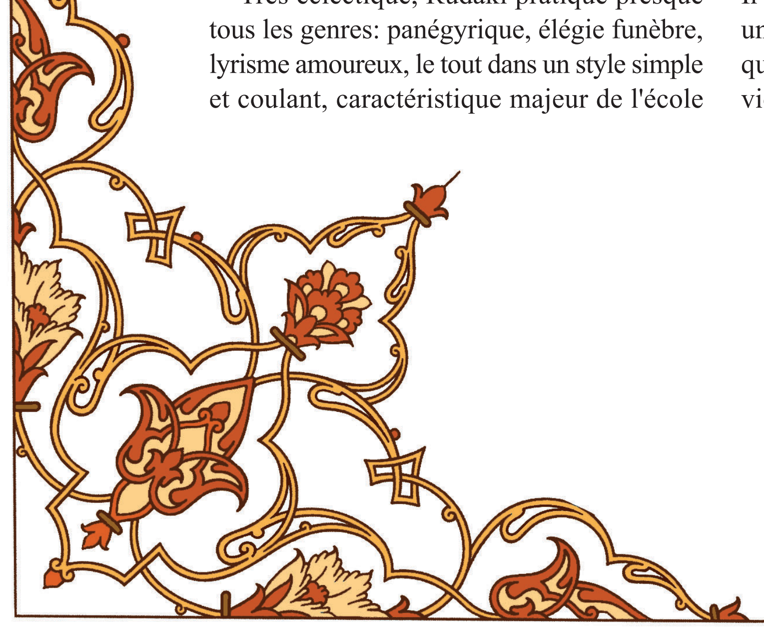
Rudaki, grand poète iranien et père de la littérature persane, naquit vers 865 ap. J.C. à Banoj, un petit village près de Samarkand. D'une intelligence exceptionnelle, il appris le Coran par cœur à l'âge de 8 ans. Doté de multiples talents, il fut également excellent chanteur et musicien, ce qui le conduisit finalement à Boukhara, métropole culturelle et politique de l'époque. Il fut ensuite appelé à la cour du roi samanide Nasr Ebn Ahmad. Promu rapidement poète officiel de la cour, et comblé d'honneurs et de richesses, il devient très tôt l'objet de la convoitise et de la jalousie des courtisans. Pourtant l'abondance et la qualité de ses œuvres, et surtout la faveur du vizir Abol-Fazl Balami, tant qu'il fut à la direction des affaires, ont pu maintenir intact le prestige dont il bénéficiait.

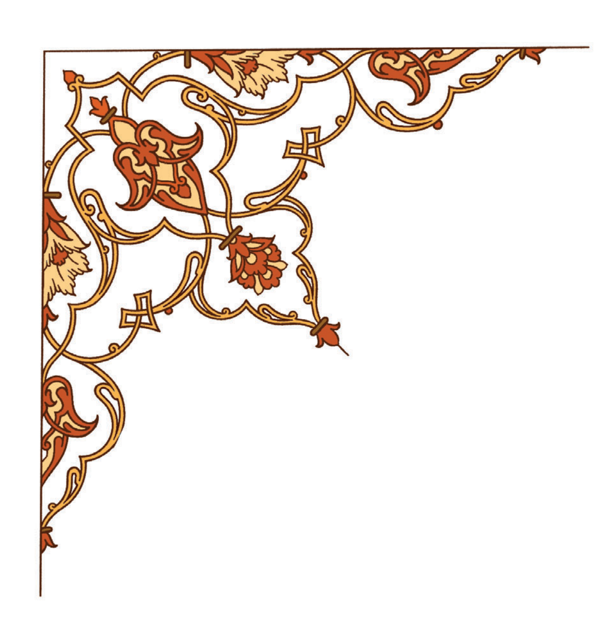
Après la destitution de ce dernier, Rudaki perd son crédit et, tombé en disgrâce, regagne son village natal pour y terminer ses jours pauvrement et atteint de cécité. Ses derniers poèmes nourris d'amertume et de nostalgie évoquent cette période de sa vie.

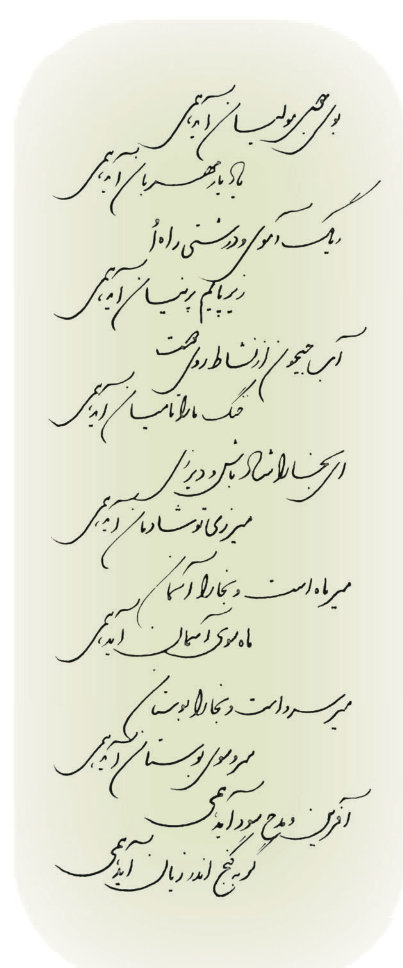
Très éclectique, Rudaki pratique presque tous les genres: panégyrique, élégie funèbre, lyrisme amoureux, le tout dans un style simple et coulant, caractéristique majeur de l'école de Khorasan. Outre les formes conventionnelles, on lui attribue l'invention du *robaï*, mètre poétique persan proche du quatrain occidental. Il a aussi mis en vers *Kalila et Dimna*, le célèbre recueil de fables orientales, malheureusement disparu, comme d'ailleurs la plus grande partie de son œuvre, estimée au bas mot à quelques cents mille vers.

Ses poèmes les plus connus furent composés à l'occasion d'un long voyage de l'Emir à Hérat, ville dont la beauté des paysages captiva durablement le monarque. L'anecdote raconte que les courtisans lassés, éloignés de leurs familles, ont sollicité l'aide du poète pour convaincre l'Emir de rentrer à Boukhara. C'est ainsi qu'il composa sa célèbre ode *Parfum du ruisselet de Mouliane* qui enthousiasma le roi à tel point qu'il prit aussitôt le chemin du retour.

Compte non tenu des poèmes de circonstances et des commandes de la cour, Rudaki composa bon nombre de vers inspirés par la morale religieuse ou la sagesse persane. Il cultive essentiellement à travers ses poèmes, une philosophie de sérénité et de constance qui conseille de prendre la vie comme elle vient et de profiter de l'instant.








Le ruisselet de Mouliane épand son odeur
des souvenirs aimables n'est-il pas le porteur

Le chemin d'Amu, montueux et pierreux
étalé sous mes pieds, si soyeux de douceur

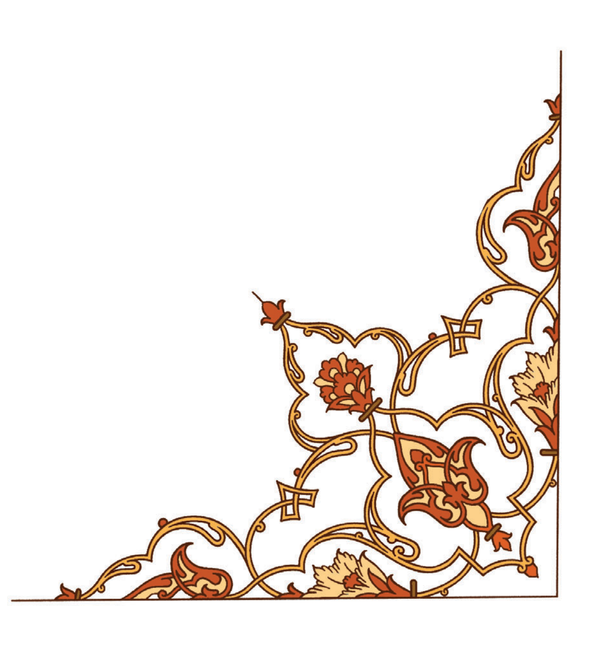
Les vagues de Jeyhoune, charmées devant l'Ami
etreignent nos montures, joyeux torrents de pleurs

Ô Bokhara! Réjouis-toi et demeure éternel
le roi revient vers toi, épanoui de bonheur

Le roi est lune et Bokhara son ciel
l'éclipse s'évanouit, qui masquait la lueur

Le monarque est cyprès, Bokhara son jardin
l'arbre-roi qui regagne de ce pas sa demeure

Si les trésors mondains menacent de ternir
Les miens grandissent et ceux des laudateurs





*La vie me donna une généreuse leçon*
*elle le fait nuit et jour de la meilleure façon*

*Ne soupire pas dit-elle après la joie des autres*
*que de gens qui envient ta fortune à raison*

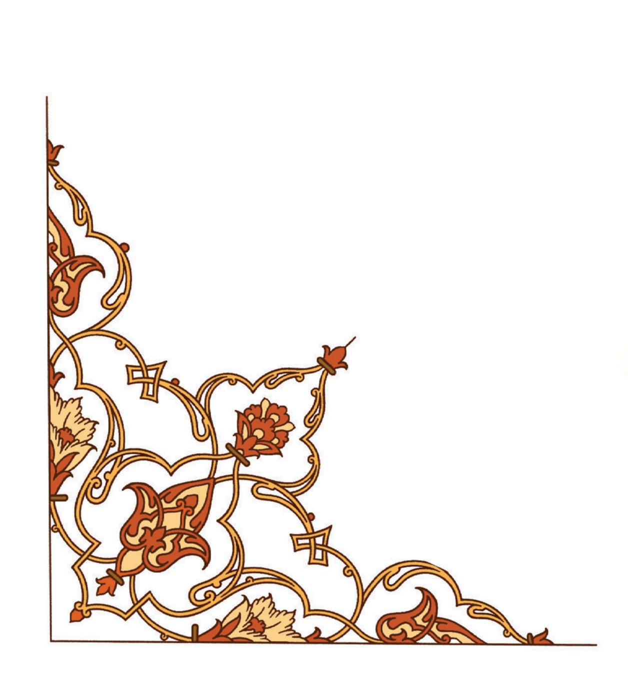
*Qui ne tient enchaînées sa langue et sa colère*
*traînera ses chaînes dans une noire prison*

Présentation et traduction
Mohammad-Javad
MOHAMMADI

زمانه پندی آزاد وار داد مرا
زمانه را چو نکو بنگری همه پند است

به روز نیک کسان گفت تا تو غم نخوری
بسا کسا که به روز تو آرزومند است

زمانه گفت مرا خشم خویش دار نگاه
که را زبان نه به بند است پای در بند است



# Akhavân

## Le souffle épique de la poésie moderne

*Sur le mont est venu se poser un aigle*
*Sans gémissement ni plainte aucune,*
*Pendant que le triste soleil se couchait*
*Il mit la tête sur une pierre et rendit l'âme*

Cet aigle symbolise le poète Akhavân Sales, le plus classique parmi les Nimaiens. Il naquit en 1928, à Tous (Meched) la ville natale de Ferdowsi, autre grand dont l'influence et le souffle épique marquera fortement la poésie d'Akhavân. Sa vocation de poète se révèle très tôt, et il publie son premier ouvrage, *Arghanoun*, en 1951, à l'âge de 21 ans. Mais c'est dans le recueil, *L'hiver*, qu'il fait étalage de son talent de poète; de fidèle successeur de Nimâ, en même temps bon connaisseur de la poésie classique persane. Il faut chercher la grande invention d'Akhavân dans son effort de combiner *classicisme* et *modernisme* dans la poésie contemporaine. *L'hiver*, *La fin de Shâh-nâme* (1956) et *A propos de cet Avestâ* (1965), constituent les principaux recueils du poète.

*L'hiver* évoque chez l'artiste le pesant désespoir des années qui suivirent le coup d'Etat du 28 Mordad 1332 (le19 août 1962). Le froid de l'hiver symbolise la solitude et la désillusion du poète, face à l'échec du gouvernement Mossadegh, par le biais duquel le peuple espérait accéder à plus de liberté, après des siècles de tyrannie royale. Ainsi, durant cette période où l'on assiste, aux dires du poète, à " l'écoulement absurde et maudit du temps ", il ne reste plus aux artistes d'autre solution, à part se réfugier dans le romantisme ou dans le symbolisme social. Des poètes, tel que Naderpour, optent pour le romantisme, tandis que d'autres, Akhavân inclus, expriment leur souffrance symboliquement (en évoquant par exemple, les thèmes du froid et de l'obscurité). D'ailleurs, ce sombre tableau de l'époque rend compte de la nostalgie qu'éprouve le poète pour l'Ancien temps, celui de Zarathoustra et de la Perse antique. Témoin attentif de la dégradation de la situation politiques de son temps, il chante son amour pour la patrie, ce qui constitue un des principaux caractères de sa poésie. Son recours à un langage archaïque s'inscrirait dans une même optique.

Autre trait marquant de l'œuvre: son pessimisme profond, échos de la vision du monde du poète, idéalement exprimé dans le poème *L'Epigraphe*. Cette vision semble informer toute la philosophie d'Akhavân. La trace de la pensée de Khayyâm y est évidente : le sort d'une humanité condamnée à vivre à jamais la même condition, et dont les efforts ne mènent à aucune issue. C'est cette absence de perspective qui définit l'avenir de l'homme. La société se montre inapte à aller au devant de cet avenir meilleur. L'artiste en conclut que toute action se voulant constructive est d'avance vouée à l'échec. Dans ces conditions, l'amour représente une véritable planche de salut pour Akhavân qui cherche, en désespoir de cause et à l'instar de Khayyâm, à goûter pleinement chaque instant de la vie qui passe:

*Je sais bien que l'absurdité du monde et les instants qui meurent,*
*Et qu'on nomme la vie et l'univers,*
*Seront éternels et beaux, si tu restes avec moi .*

# L'hiver



Ils ne veulent pas répondre à ton salut
Leurs têtes sont enfoncées dans le cou
Personne ne lèvera la sienne
Pour répondre à la question posée
ou regarder ses amis.
Leurs yeux ne fixent que le devant des pieds
Car le chemin est noir et glissant.
Vers quiconque tu tends une main d'amitié
Hésitant, il retire sa main sous son bras
Car le froid est mordant.

En sortant de la poitrine, ce foyer de chaleur,
Le souffle se transforme aussitôt fait en nuage noir,
Qui se tient comme un mur devant tes yeux.
C'est le sort de ton souffle, qu'espères-tu alors
De la part des proches ou des lointains amis?

Il fait un froid déloyal...
O toi! Béni soit ton souffle et sois joyeux!
Réponds à mon salut! Ouvre-moi la porte!
C'est moi, ton invité de chaque nuit, le gitan malheureux,
C'est moi, l'insulte médiocre à la face de la création,
le chant mal à propos.

Ni blanc, ni noir, je suis le même décoloré,
Viens ouvrir ta porte, je suis endolori.
O mon cher ami! Mon hôte! Ton invité des nuits tremble dehors.
N'aie pas peur, il n'y a pas de grêle, ni de mort,
C'est la voix des dents qui dans le froid claquent des paroles.

Cette nuit, je suis venu payer ma dette,
Je suis venu régler mon compte.

Que dis-tu? Qu'il est tard, que l'aube est proche ?
Détrompe-toi! Ce rouge au ciel n'est point celui qui annoncerait le matin.
Mon ami! C'est l'oreille gelée, c'est le souvenir de la gifle froide de l'hiver.
Et le lustre de ce firmament étriqué, vivant ou mort,
Il se cache dans le cercueil trapu de l'obscurité massive,
Celui que couvre la mort.
Mon ami! Va préparer le boire
Car les jours ne diffèrent pas des nuits.

Ils ne veulent pas répondre à ton salut,
Le temps est triste, les portes sont closes, les têtes enfoncées dans le cou,
Les mains sont cachées, les souffles nuageux, les cœurs brisés, douloureux,
Les arbres sont des squelettes cristallisés,
La terre est triste, le ciel bas,
Brumeux sont le soleil et la lune,
C'est l'hiver.



# EPIGRAPHE

Etalée au devant, la roche nous semblait un mont.
Assis de l'autre côté, nous étions tous las :
Femmes, hommes, jeunes et vieillards.
Nous nous sentions liés mais par les pieds,
Et par des chaînes.
Si le cœur vous disait d'aller vers une chose aimable,
Vous l'approcheriez certes mais sans la toucher.

Et cet appel ?
Nous n'avons jamais su
S'il venait de nos songes effrayants et de nos solitudes,
Ou bien d'ailleurs, mais alors "d'où ?", nous ne l'avons jamais demandé.
Ainsi parlait la voix :
" Par là, se trouve une roche sur laquelle,
Un ancêtre, un vieillard, a écrit un mystère,
Chaque couple ou chaque solitaire… "
Elle répétait maintes fois.
Puis comme une vague se fuyant,
La voix sombrait dans le silence.

Et nous gardions le silence,
Et nous gardions longtemps le silence.
Les questions, s'il y en avait,
N'étaient posées que par les yeux.
Il n'y avait que lassitude, que l'oubli.
Et même dans nos regards, il n'y avait que le silence.
Et la roche était là.

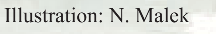
La nuit quand la Pleine lune lançait ses malédictions,
Nous éprouvions des picotements dans nos pieds qui enflaient.
Parmi nous, celui dont la chaîne était la plus lourde,
Maudissant ses oreilles, lança d'un ton plaintif :
" Il faut y aller. "
Et nous dîmes, quoique fatigués :
" Malheur à nos oreilles et à nos yeux ! Il faut y aller "
Nous montâmes vers la roche.
Parmi nous, celui dont la chaîne était la plus longue,
Grimpa sur la roche, et lit :
" Celui qui me renversera, connaîtra mon mystère."
Saisi d'une étrange joie, nous chuchotions comme une prière,
Ce vague mystère.
Et la nuit nous semblait alors une rivière somptueuse, pleine d'étoiles.

Du nerf ! Un…deux…trois…
Du nerf ! Un, deux, trois, encore !
Nous avons sué, insulté, et même pleuré.
Du nerf ! Un, deux, trois…
Nous avons essayé plusieurs fois.
Quelle était dure, mais toutefois, délicieuse la victoire !
Rempli du plaisir le plus familier,
Las nous étions, mais pleins de joie.

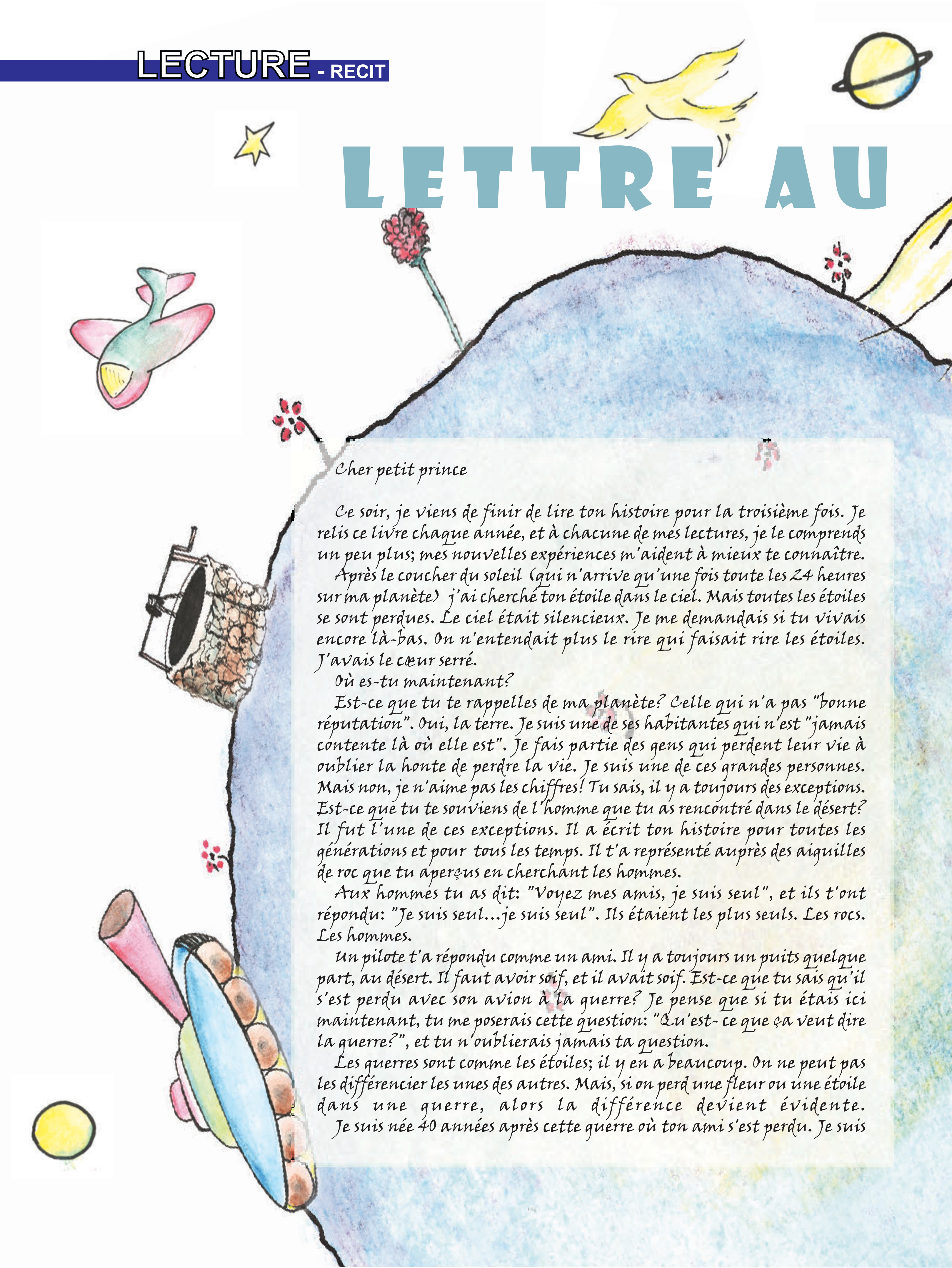
Entre nous, celui dont la chaîne était la plus légère,
Reconnaissant notre effort, grimpa sur la roche ;
En ôta la poussière, puis chuchota.
(Et nous, en attente)
Il humecta ses lèvres du bout de la langue (nous aussi),
Et garda le silence.
Vers nous il tourna son regard, et garda le silence.
Il relit, ébahi ; on aurait dit que sa langue était morte,
Son regard emporté vers un lointain invisible.
Nous criâmes :
-" Lis donc ! " il gardait le silence.
-" Lis pour nous ! " il nous fixait sans rien dire.
Enfin, il descendit, faisant tinter sa chaîne.
Il faillit tomber, nous le rattrapâmes.
Nous le fîmes asseoir.
Il maudit nos mains et les siennes.
"- Que viens-tu de lire ? Dis-nous donc !"
Avalant sa salive, il dit lentement :
"- La même chose : celui qui me renversera, connaîtra mon mystère."

Nous nous assîmes par terre
Et nous regardâmes la pleine lune, la nuit qui était claire.
Et la nuit nous semblait une rivière infirme.

Présentation et traduction
Rouhollah HOSSEINI



# LETTRE AU



Cher petit prince

Ce soir, je viens de finir de lire ton histoire pour la troisième fois. Je relis ce livre chaque année, et à chacune de mes lectures, je le comprends un peu plus; mes nouvelles expériences m'aident à mieux te connaître.

Après le coucher du soleil (qui n'arrive qu'une fois toute les 24 heures sur ma planète) j'ai cherché ton étoile dans le ciel. Mais toutes les étoiles se sont perdues. Le ciel était silencieux. Je me demandais si tu vivais encore là-bas. On n'entendait plus le rire qui faisait rire les étoiles. J'avais le cœur serré.

Où es-tu maintenant?

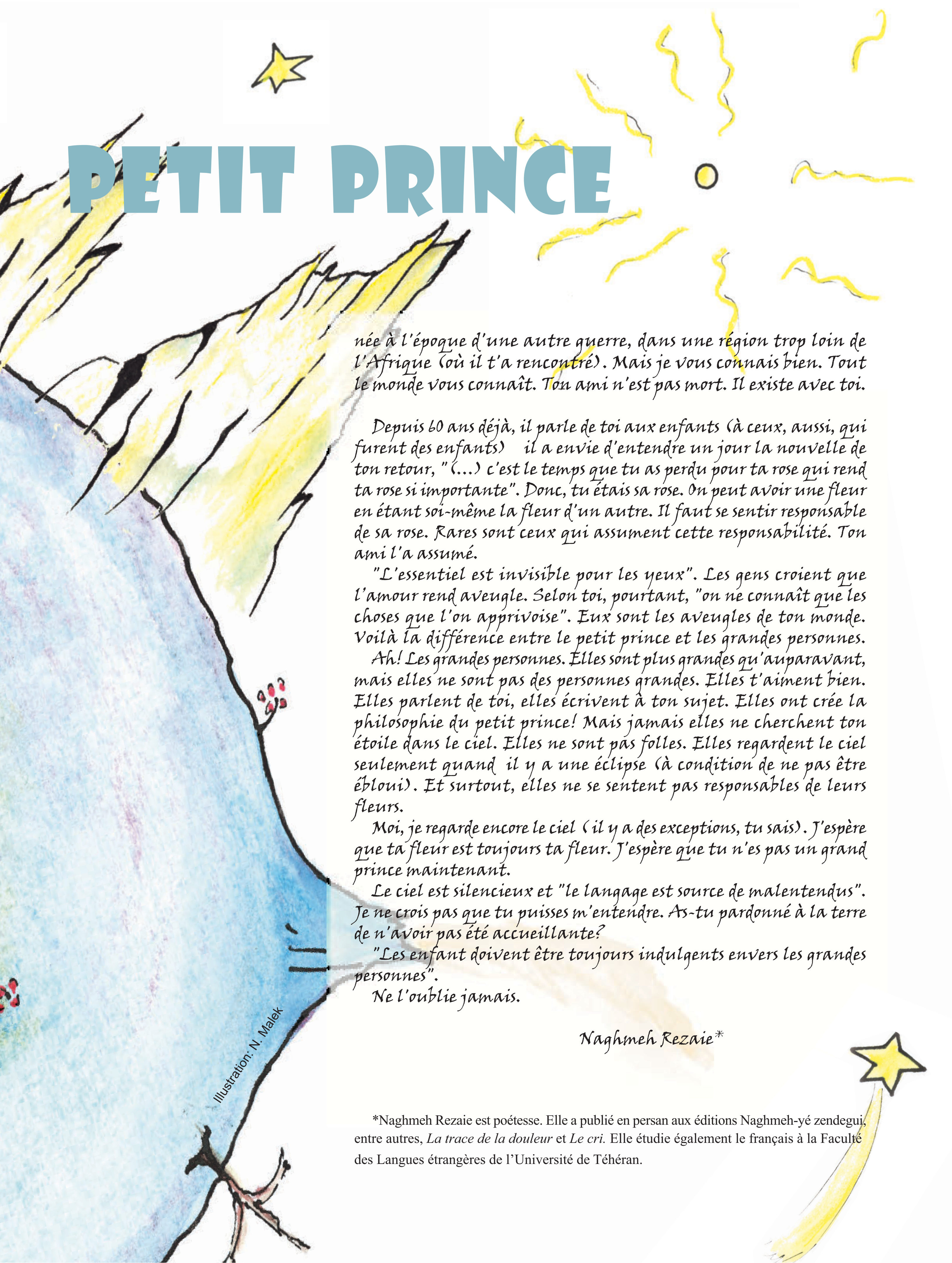
Est-ce que tu te rappelles de ma planète? Celle qui n'a pas "bonne réputation". Oui, la terre. Je suis une de ses habitantes qui n'est "jamais contente là où elle est". Je fais partie des gens qui perdent leur vie à oublier la honte de perdre la vie. Je suis une de ces grandes personnes. Mais non, je n'aime pas les chiffres! Tu sais, il y a toujours des exceptions. Est-ce que tu te souviens de l'homme que tu as rencontré dans le désert? Il fut l'une de ces exceptions. Il a écrit ton histoire pour toutes les générations et pour tous les temps. Il t'a représenté auprès des aiguilles de roc que tu aperçus en cherchant les hommes.

Aux hommes tu as dit: "Voyez mes amis, je suis seul", et ils t'ont répondu: "Je suis seul...je suis seul". Ils étaient les plus seuls. Les rocs. Les hommes.

Un pilote t'a répondu comme un ami. Il y a toujours un puits quelque part, au désert. Il faut avoir soif, et il avait soif. Est-ce que tu sais qu'il s'est perdu avec son avion à la guerre? Je pense que si tu étais ici maintenant, tu me poserais cette question: "Qu'est- ce que ça veut dire la guerre?", et tu n'oublierais jamais ta question.

Les guerres sont comme les étoiles; il y en a beaucoup. On ne peut pas les différencier les unes des autres. Mais, si on perd une fleur ou une étoile dans une guerre, alors la différence devient évidente.

Je suis née 40 années après cette guerre où ton ami s'est perdu. Je suis




née à l'époque d'une autre guerre, dans une région trop loin de l'Afrique (où il t'a rencontré). Mais je vous connais bien. Tout le monde vous connaît. Ton ami n'est pas mort. Il existe avec toi.

Depuis 60 ans déjà, il parle de toi aux enfants (à ceux, aussi, qui furent des enfants) il a envie d'entendre un jour la nouvelle de ton retour, "(...) c'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui rend ta rose si importante". Donc, tu étais sa rose. On peut avoir une fleur en étant soi-même la fleur d'un autre. Il faut se sentir responsable de sa rose. Rares sont ceux qui assument cette responsabilité. Ton ami l'a assumé.

"L'essentiel est invisible pour les yeux". Les gens croient que l'amour rend aveugle. Selon toi, pourtant, "on ne connaît que les choses que l'on apprivoise". Eux sont les aveugles de ton monde. Voilà la différence entre le petit prince et les grandes personnes.

Ah! Les grandes personnes. Elles sont plus grandes qu'auparavant, mais elles ne sont pas des personnes grandes. Elles t'aiment bien. Elles parlent de toi, elles écrivent à ton sujet. Elles ont crée la philosophie du petit prince! Mais jamais elles ne cherchent ton étoile dans le ciel. Elles ne sont pas folles. Elles regardent le ciel seulement quand il y a une éclipse (à condition de ne pas être ébloui). Et surtout, elles ne se sentent pas responsables de leurs fleurs.

Moi, je regarde encore le ciel ( il y a des exceptions, tu sais). J'espère que ta fleur est toujours ta fleur. J'espère que tu n'es pas un grand prince maintenant.

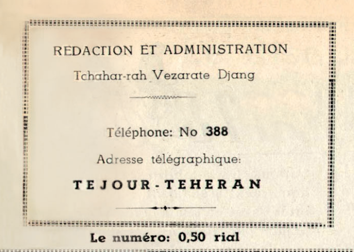
Le ciel est silencieux et "le langage est source de malentendus". Je ne crois pas que tu puisses m'entendre. As-tu pardonné à la terre de n'avoir pas été accueillante?

"Les enfant doivent être toujours indulgents envers les grandes personnes".

Ne l'oublie jamais.

Naghmeh Rezaie*

*Naghmeh Rezaie est poétesse. Elle a publié en persan aux éditions Naghmeh-yé zendegui, entre autres, *La trace de la douleur* et *Le cri.* Elle étudie également le français à la Faculté des Langues étrangères de l'Université de Téhéran.




LE JOURNAL DE TEHERAN

ABONNEMENTS

| | IRAN | ETRANGER |
|---|---|---|
| 1 an | 100 rials | 140 rials |
| 6 mois | 50 » | 70 » |
| 3 mois | 30 » | 40 » |

PUBLICITES

| | |
|---|---|
| 2e page | 4 rials |
| 3e » | 3 » |
| 4e » | 2 » |

Petites annonces: 0,50 rial la ligne

Paraît les lundis, les mercredis et les vendredis

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

# *Art sassanide*

*Au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale*

Les fêtes si brillantes du grand poète persan Ferdowsi nous ont familiarisés avec l'art et l'histoire de la Perse du X[e] siècle. Mais étudier Ferdowsi, c'est étudier aussi les Sassanides qui, par leurs annales, donnèrent la matière du poème du Chah-Nameh. Voici pourquoi nous voulons contribuer à la connaissance de l'art des Sassanides que nous pouvons admirer à Paris même.

Il y a dans l'histoire de l'art des périodes où l'art ne concerne que son sol originel, et d'autres périodes qui favorisent l'épanouissement d'un art à dimension mondiale; un art qui, pas sa beauté, son originalité, a su conquérir le monde entier et, voyageant vers des pays lointains, a su profondement s'enraciner. C'est de ce type d'art que nous allons parler: l'art de la Perse sassanides.

La dynastie des Sassanides, qui régna en Perse de 226 a 630 de notre ère est la rivale de Rome et de Byzance, mais aussi de 1'Inde. C'est sa situation géographique, d'Etat intermédiaire entre la Rome impériale et l'Extrême Orient, qui lui valut un commerce florissant et un art complexe. Ce furent les Sassanides qui, soit par mer, soit par terre, firent venir la soie de Chine; ils produisirent des tissus célèbres dans le monde entier. On vient d'ailleurs de découvrir, il y a quelques années seulement, un tissu sassanide dans un tombeau japonais. Les Sassanides tissaient d'admirables tapis sur lesquels étaient représentés les quatre saisons; les Arabes, chantaient les louanges du tapis du trône de Chosroês, qui représentaient le printemps, ce furent aussi les Sassanides qui fabriquèrent ces coupes et aiguières en argent et en or qui furent imitées pendant des siècles par le monde musulman.

Mais les provinces d'art sassanide ne s'arrêtaient pas aux limites géographiques de La Perse. Loin de la Perse, dans l'Asie Centrale, dans les grottes des villes mortes du Gobi, nous avons trouvé des restes cavaliers sassanides qui, par leurs coiffures, par leurs tuniques collantes avec de grands revers, s'affichaient comme des Sassanides purs, malgré leur foi bouddhique.

Ces revers, ces vêtements collants au petit col bas, garnis souvent d'un galon bordé, nous les connaissons très bien; nos grands couturiers, inspirés par cet art, l'ont fait dernièrement revivre à travers l'élégance française. Car la mode sassanide, mode d'une des cours les plus riches et les plus somptueuses du monde,

fut, il va sans dire, élégante et raffinée. Les tissus tramés d'or et d'argent comportent des dessins caractéristiques: de grands cercles perlés avec dedans des parties d'animaux fantastiques (tête de griffon, queue de paon, griffes de lion) mais aussi des coqs (car il faut le dire, c'est le coq qui, par son chant, chasse les démons nocturnes) des perroquets ou simplement de grandes rosaces.

Pourquoi ces animaux si vrais sont-ils tous enrubannés? Ils ont des rubans aux pattes, d'autres au cou. Ces rubans flottent, s'élargissent et attirent le regard. En fait, ces animaux n'étaient pas libres; ils appartenaient au paradis du roi (c'est ainsi qu'on appelait les grandes chasses royales), et le ruban était leur insigne. Ce ruban, nous le retrouvons sur le roi lui-même. Celui qui porte le titre de Roi des Rois, compagnon des étoiles, frère du soleil et de la lune, s'habille de façon splendide, car il doit éblouir par sa pompe et sa majesté. Son habit collant et étroit, garni de perles et de pierres précieuses, porte souvent, tissé dans l'étoffe, le symbole royal (correspondant a notre lis de France); mais c'est surtout son diadème et sa couronne qui le caractérisent.

Car, aussi étrange que cela puisse nous paraître, chaque roi sassanide a une couronne individuelle. Ce sera tantôt un aigle magnifique aux ailes déployées, ou la tête d'un bélier en or garnie de pierres précieuses; tantôt un mur crénelé qui fait penser aux fortifications d'une ville imprenable; mais le plus souvent, un globe et un croissant.

Ce globe se présente comme une boule immense, au-dessus de Shapour ler en train de s'emparer de l'empereur Romain Valérien. Cet événement historique, qui constitue l'une des pages les plus glorieuses de l'histoire des Sassanides, nous l'avons devant nos yeux au Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale. Shapour ler a une taille herculéenne, il est à cheval et il saisit par le poignet l'empereur Valérien également sur son cheval. Le roi porte la ceinture sacrée, le Kosti, dont les bouts flottent dans l'air. C'est de là que viennent les rubans des animaux des chasses royales. Ce sont ces rubans de la ceinture sacrée que l'on attachait à ces animaux qui tous appartenaient à celui qui fut l'emblème même de la vertu: le roi.

Ces rubans, le roi les portera à la cheville et à la coiffure, et même la queue du cheval aura la forme d'un de ces rubans. Les rubans flottants, quelque peu lourds et compacts, c'est une caractéristique de l'art sassanide.

Mais revenons à la couronne si étrange du roi. Cette grosse boule sur la tête du roi, frère du soleil et de la lune, représente le soleil lui-même, ou peut-être, le globe terrestre. Ainsi, on comprend pourquoi d'autres rois sassanides introduisirent un croissant, c'est-à-dire la lune, dans leur coiffure, ou une étoile dans ce ciel ambulant. Le globe du soleil dans le croissant de lune, c'est la coiffure la plus répandue chez les rois sassanides. Nous la retrouvons sur une coupe de cristal de roche enchâssée dans des médaillons en cristal et en verres de couleurs. Le roi Chosroês II, qui vécut au VII$^{e}$ siècle de notre ère, y est représenté de face sur un

trône orné de deux chevaux ailés, son sceptre à la main et sa couronne posée sur une riche chevelure frisée. Les rubans sacrés s'étalent en forme de gros serpents, à sa droite et à sa gauche.

Cette coupe si précieuse, qui passait, au temps où elle appartenait encore au trésor de Saint-Denis, pour la tasse du roi Salomon, cette coupe nous informe sur l'attitude qu'adoptait Chosroês II, monarque tout-puissant, quand il donnait audience dans son palais de Ctésiphon (qui existe encore aujourd'hui). Le palais dresse sa silhouette imposante à l'orée du désert. La salle d'audience est voûtée d'un arc de 26 mètres de diamètre et la ruine béante de cette construction merveilleuse du règne glorieux des Sassanides nous suggère des idées mélancoliques sur le faste passager des œuvres de l'homme.

Le trône du roi, garni de ces fameux tapis des quatre saisons; les marches ornées de lapis-lazuli et de turquoises; chaque chose avait un sens précis. Car si ce tout-puissant de la terre portait le soleil, la lune et les étoiles sur sa tête, pour augmenter, par leurs symboles, sa puissance, les lapis-lazuli et les turquoises devaient de leur côté lui porter bonheur. La couleur bleue, couleur du ciel, et la matière de ces pierres, en faisaient des talismans très répandus.

Mais ce sont les faïences, les peintures murales, l'horloge merveilleuse qui restèrent célèbres dans les chroniques des Arabes.

Nous voyons grâce à cette architecture que l'art sassanide n'est pas seulement un art de pompe et de faste, mais un art de bâtisseurs. Certes, ce n'étaient pas toujours les Perses qui construisaient les édifices. Les grandes colonies de prisonniers, au nombre desquels nous devons compter l'empereur Valérien, cultivaient le sol de la Perse, mais édifiaient aussi les grands bâtiments.

La voûte et la coupole sassanides, qui ont une forme originale, nous pouvons les connaître non seulement dans la Perse lointaine, mais sur notre sol même. Saint-Hilaire à Poitiers, est voûté tout entier sur le modèle des coupoles sassanides. Tout près de Paris, l'église de Sens possède dans son fameux trésor des tissus sassanides que nous avons pu admirer à Paris lors de l'Exposition byzantine. Maintes églises romanes ont des chapiteaux où ces tissus sont reproduits avec une fidélité étonnante. Les tissus, qui, de tout temps, étaient un cadeau facile à transporter, ont voyagé sans difficultés de la Perse vers le Japon et la France. Ce sont eux qui inspirèrent la construction de tant de chapiteaux au moyen âge.

Mais revenons au Cabinet des médailles. En dehors de ces coupes et ces camées qui symbolisent le roi tout-puissant, on peut admirer des représentations encore plus attrayantes: des chasses roya1es, des animaux, et des plats ornés de personnages étranges.

La chasse! Nous savons que le proche Orient a de tout temps admirablement représenté l'animal: l'animal blessé, l'animal au galop, l'animal qui poursuit ou bien l'animal poursuivi. Nous nous rappelons les paradis des rois Sassanides; nous revoyons ces grands parcs enclos où l'on entretenait pour les chasses royales

des lions, des tigres, des sangliers, des ours, des autruches, des gazelles, des onagres, des paons, des faisans et d'autres animaux de grandeur extraordinaire.

Des parois entières sont sculptées dans le rocher à Tagh-i-Bostan et nous montrent la chasse au sanglier et la chasse au cerf. Tout le terrain de chasse est entouré de filets. Le roi et ses compagnons parcourent en bateau les eaux des étangs et tuent les sangliers à coups de flèches. Des femmes qui jouent de la harpe les accompagnent, elles aussi en bateau. Nous nous rappelons alors que les Sassanides étaient de grands musiciens, qu'ils employaient le luth, le hautbois, la flûte, la mandoline et la harpe, et que cette musique passa en Asie centrale pour finalement se propager à la cour de Chine. Ainsi, une fois de plus, l'impact de la culture Sassanide nous apparaît clairement.

La chasse de Chosroês II au Cabinet des médailles est un chef-d'œuvre. Sur un plateau en argent de 30 centimètres de haut, nous avons un tableau parfait du cavalier, admirable, svelte et élégant. Le cheval est en pleine course et le vent fait voler tous les rubans du roi. La couronne ailée est légère; le croissant de lune au-dessus du diadème perlé encadre admirablement ce visage finement découpé. Les sangliers et les cerfs fuient devant le chasseur royal qui les cible. Enthousiasmés, nous suivons cette course depuis les rubans flottant au vent jusqu'aux pattes presque horizontales des cerfs et des sangliers éperdus. La violence et l'élan du mouvement sont rythmés par l'ordre, la clarté, la disposition des animaux devant et au-dessous du chasseur royal. Voici l'essence même de l'art sassanide: une force vitale, pleine de mouvement, retenue par une discipline et un rythme fort et sévère. Car n'oublions pas que les Sassanides n'étaient pas seulement de grands conquérants, des rois puissants qui inspiraient la terreur à Rome et aux Indes. Ils étaient aussi les adorateurs d'une religion nationale perse qui comportait une haute et sévère morale.

La religion considérait comme bonne action le fait de tuer des animaux, mais il ne fallait pas en abattre plus de dix mille, Nous voyons donc que ces chasseurs acharnés étaient doublés de grands psychologues, car non seulement leur passion était excusée, mais encore on lui attribuait un grand mérite.

L'art des Sassanides ne s'éteignit pas avec la dynastie historique. En Asie centrale, en Chine, en Egypte et dans tout l'Occident, ces animaux pleins de vigueur, ces chasseurs si hardis, ces rois aux diadèmes et rubans si caractéristiques, furent copiés pendant des siècles. Par la beauté et l'originalité de leur culture, par la majesté de leur architecture, les Sassanides régnèrent dans le monde entier longtemps après que les Arabes eurent détruit leur Empire.

Laure MORGENSTERN

Journal de Téhéran
6 Février 1936, 16 Bahman 1314

# ATELIER D'EC

Nous prions sincèrement Sadaf Mohseni de nous excuser d'avoir mal transcrit son nom de famille pour son article "C'est le cinéma" dans notre précédante parution.

## Le Mausolée de Sainte Massoumeh à Qom

La ville de Qom, où se trouve le mausolée de la Sainte Fatimeh-al-Massoumeh, est le sanctuaire des pèlerins du monde entier, la terre de la connaissance. Dans ce lieu repose la soeur révérende de l'Imam Reza (A.S.), descendant du Saint Prophète de l'islam.

Le dôme en or du mausolée est le principal objectif pour des pèlerins. Ces personnes au cœur brisé regagnent du courage en embrassant le zarih (la grille entourant la tombe) ; et les cœurs fatigués retrouvent la joie de vivre dans les balcons vitrés du bâtiment. Sa cour ressemble aux jardins d'Eden, ses mosquées et ses portiques sont des refuges pour les chercheurs de vérité, et ses minarets sont les fanions de l'amour pour l'Islam. L'architecture splendide et extraordinaire de ce monument stupéfie les amoureux de l'art. Et les fontaines d'eau donnent aux pèlerins l'espoir et le désir de pouvoir goûter à l'eau de la fontaine de Kawsar au Paradis. C'est comme si une portion du Paradis se retrouvait sur Terre. Son souffle divin confère bonté et quiétude spirituelle aux pèlerins. Heureuses et bénies sont ces personnes qui accomplissent leur voyage en ayant compris le haut grade et le statut élevé de la Dame. Ainsi, prions pour que nos pèlerinage soient acceptées et que cette Sainte nous protège au Jour du Jugement dernier; que les pèlerins puissent bénéficier de cette spiritualité et de sa bénédiction pendant leur sublime séjour dans la ville de Qom.

Qom est aussi une ville historique qui est le siège de nombreux centres dispensant des études islamiques, regroupant des étudiants venant de part et d'autre du monde. Ainsi, ces étudiants acquièrent du savoir, et ils profitent également d'une ouverture sur d'autres horizons.

Madame M. JIVAN
de Réunion

Quand je pense à toi
Je pense à l'Art, au poétique

A être au monde, à la solitude
Je pense au poème, au lyrisme

Au midi de l'été, au blanc de l'hiver
Je pense à l'attente, au narcotique

A l'automne jaune, au printemps clair
Je pense au limpide, à la musique

Au bleu du ciel, au vert de la mer
Je pense au départ, à l'exotique

Aux moments de bonheur, à l'arbre, à la fleur
Je pense à l'Amour, au romantique.

Issa Valeh
de Téhéran

Quand j'étais enfant

Chaque personne garde des souvenirs en mémoire; souvenirs sucrés et amers de l'enfance, qui remplissent parfois le cœur d'une petite exultation. La voix des gouttes de la pluie printanière et le moment où l'on nous retrouve après s'être perdu, se répètent toujours dans ces souvenirs.

Méditer sur l'enfance me rappelle le bleu du ciel qui prend sa source dans les regards chauds de la mère. Ça me rappelle les rayons du soleil qui ressemblent aux caresses des mains moelleuses de la mère.

Je m'abrite en tout temps, contre la fatigue, dans la chaleur de mon enfance.

"Quand j'étais enfant"; n'est pas très loin. Comme si c'était hier; le jour où la tristesse m'était inconnue, et la gaieté de ma mère, le seul abri contre la mélancolie.

L'enfance; c'est un havre de paix pour me perpétuer, et mon petit bonhomme! Voici le destin du chevalier; bohème, de mon enfance.

Je me promenais placidement dans les rues de mon enfance. J'avais une curiosité étrangère. J'ai vu occasionnellement un rayonnement lumineux. Il s'approchait de moi tout lentement. Tout près de moi, je l'ai trouvé comme un chevalier. Il était comme un voyageur qui avait fait son balluchon et avait abdiqué son autorité.

Quoi qu'il arrive, je me suis approchée de lui. Je me demandais; "Qui peut être ce bonhomme". Il m'a dit: ma petite, je suis une partie de ton être.

"Mais quelle partie?"; ai-je dit.

"La moitié de ton existence, là où tu peux construire de meilleurs poèmes, une place où tu es libre de faire voler tes pensées vers les territoires lointains, où règne la clarté, là il y a de la sainteté, ...tu y es comme une lierre qui prend une place dans les cœurs abattus, où le mensonge laisse sa place à l'honnêteté et trouve sa signification, où il y a la joie de prendre les étrennes; aimer n'y est plus mauvais" a-t-il dit.

J'ai soudain crié; " Eurêka! "

Il a dit; " Oui ma petite, je suis ton enfance."

J'ai dit; "Oui tu es comme une fleur odorante."

" Je le fus, bien sûr, mais la saison de toutes les joies et de tous les jeux enfantins s'est terminée; c'est maintenant le temps où le chagrin remplace l'euphorie" a-t-il dit, hâtivement.

Je me suis étonnée et ai poussé un cri de tout mon cœur en disant: " Tout cela est faux".

En me caressant doucement, il a dit: "Si, ma petite. Je fais le jeu du temps et je suis au bord de l'abîme. Le monde de l'âge adulte me prend ma chasteté. Il me tue petit à petit et d'une façon cruelle. Mais toi, ne te laisse pas abattre! Ne t'abandonne pas aux changements et aux tensions! Et Sois brave!"

Il m'a conseillé d'en découdre courageusement et de m'abstenir de la feinte.

Il m'a appris à respirer l'odeur de l'humanité et la loyauté, et à essayer d'aimer les autres.

Il m'a serré dans ses bras et m'a laissé dans l'obscurité des pourquois, et s'est couché comme le soleil de la vie.

Mais, moi, je me souviendrai toujours de son innocence, comme un trésor; le plus précieux du monde.

Zahra EBRAHIMZADEH
De Tabriz

BIBLIOTHEQUE

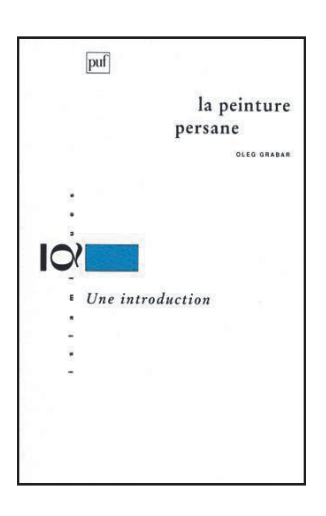


Une introduction à

# La Peinture persane

Par Oleg Grabar, PUF, Collection Islamiques 1999, 175 p.

Révélée surtout par ses miniatures, la peinture persane est un des grands arts méconnus de l'histoire des arts. Séduisant néanmoins un large public grâce à ses brillantes couleurs, ses compositions inusitées, sa passion pour les détails et la fantaisie de ses sujets, elle a, à juste titre, été comparée aux miniatures françaises ou bourguignonnes de la fin du Moyen Age et, au XXe siècle, elle a su attirer l'attention de Matisse et de Kandinsky. Le but de ce livre est d'esquisser les grandes époques de cette peinture, d'identifier les thèmes principaux de ses images et de proposer une théorie de son esthétique. Mais, surtout, il s'agit d'une introduction qui devrait permettre aux étudiants et à tous les amateurs d'art de savoir où retrouver ses grands chef-d'œuvre et comment saisir une littérature savante parfois d'accès difficile.




## Oleg Grabar

Né à Strasbourg (France) en 1929, Oleg Grabar, historien d'art et spécialiste de l'art islamique, est le fils d'André Grabar, spécialiste de l'art byzantin. Après des études de langues orientales et d'histoire de l'art (diplômé de l'université de Princeton, États-Unis, 1955), il a commencé à enseigner l'art et l'architecture islamique à l'université du Michigan, puis en 1969, à Harvard et à partir de 1990 à Princeton (Institute for Advanced Studies). Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages et de nombreux articles. Il a fait de nombreux voyages du Maroc à l'Indonésie. Oleg Grabar a dirigé les fouilles du site de Qasr al-Hayr al Sharqi (Syrie).

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

---

Revue de Téhéran

# Bulletin d'abonnement

*(écrire en lettres capitales, merci)*

SOCIETE ____________________

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________

CODE POSTAL ____________ VILLE/PAYS ____________

TELEPHONE ____________ E-MAIL ____________

- ☐ 1 an 35 Euros
- ☐ 6 mois 20 Euros
- ☐ 3 mois 10 Euros

■ Bon à retourner avec votre règlement à :
La Revue de Téhéran, Etelaat, Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad, Téhéran, Iran,
Code Postal 15 49 951 199

■ N° de compte : 720 01 54, à l'ordre du journal Etelaat, chez
Banque Melli Iran, succursale centrale de Téhéran, payable
en Iran et à l'étranger (en Euro).

**OUI**

je m'abonne à

la Revue de Téhéran

**ماهنامه رُوو دو تهران**
**صاحب امتیاز**
موسسه اطلاعات

**مدیر مسئول و سردبیر**
محمد جواد محمدی

**تحریریه**
اسفندیار اسفندی، روح الله حسینی،
مریم دوولدر، مسعود قارداش پور،
بئاتریس ترهارد

**طراحی و صفحه آرایی**
نازمریم مالک

**امور فنی**
منیره برهانی ، مهدی سعیدی

نشانی : تهران، بلوار میرداماد، خیابان نفت جنوبی،
مؤسسه اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کد پستی : ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن : ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر : ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها : ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

- **ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.**
- **در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.**
- **مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.**
- **چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.**
- **« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است.**
- **نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.**

---




La chaîne internationale SAHAR diffusera ses programmes en langue française tous les jours de 5h à 6:30h GMT et les rediffusera de 22:30h à 12h GMT sur Eutelsat, Hotbird 3, fréquence 12,437 GHz en polarisation horizontale.

Diffusion satellitaire: Nilesat 102, 7.0° W
Fréquence: 11919 MHz
Polarisation: horizontale
Symbol rate: 27500, FEC ¾

Diffusion en direct des émissions sur internet:
live.irib.ir
Téléfax: 009821- 22053602
Téléphone: 009821-22162861






Des arts traditionnels de la jeunesse iranienne

Première exposition

Les jeunes pousses de l'imaginaion

# جوانه های خیال

اولین نمایشگاه آثار جوانان هنرهای سنتی ایران

**۱۹ دی لغایت ۱۸ بهمن ۱۳۸۴**

**Jan. 9th to Feb. 7th , 2006**

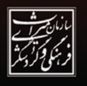
**تهران / میدان فلسطین / خیابان شهید مظفر / شماره ۵۳/ مؤسسه فرهنگی هنری صبا**

**Saba Cultural & Artistic Instituе ,No. 53 / Mozafar St / Felestin Sq. / Tehran / Iran**















Design : A. Amidi